

Cahiers pour l'Analyse

Volume Nro 1 (February 1966) Paris

La Vérité

- Jacques-Alain Miller: Avertissement
- Jacques Lacan: La Science et la vérité
- Yves Duroux: Psychologie et logique
- Jacques-Alain Miller: La suture (Éléments de la logique du signifiant)
- Serge Leclaire: L'analyste à sa place
- Serge Leclaire: Compter avec la psychanalyse (Séminaire de l'ENS, 1965–1966)

AVERTISSEMENT

Les "Cahiers pour l'Analyse", publiés par le cercle d'épistémologie de l'Ecole Normale Supérieure, se proposent de présenter des textes, inédits ou non, touchant à la logique, à la linguistique, à la psychanalyse, à toutes les sciences d'analyse - à cette fin de contribuer à la constitution d'une théorie du discours.

Sans rien sacrifier de la généralité d'un tel projet, nous dirons comment nous comprenons les termes que nous énonçons.

L'épistémologie à notre sens se définit histoire et théorie du discours de la science (sa naissance justifie le singulier).

Par discours, nous entendons un procès de langage que constraint la vérité. Pour ce que cette visée implique à nos yeux soit une suture, on le verra dans les textes qui composent ce premier numéro.

Enfin, nous nommons analytique tout discours en tant qu'il se réduit à mettre en place des unités qui se produisent et se répètent, quelque soit le principe qu'il assigne aux transformations qui jouent dans son système. Analyse proprement dite, la théorie qui traite comme tels des concepts d'élément et de combinatoire.

Qu'au premier chef cette recherche importe au matérialisme dialectique, qui en douterait, à considérer la portée que lui a reconnue Louis Althusser, et l'état où il est à ce jour ?

De ce que nous avançons ici on trouvera les justifications dans le présent Cahier. Il appartiendra aux numéros qui le suivront de s'en distinguer librement : il n'est rien, dans notre projet, qui tienne à la particularité d'une doctrine, il ne s'agit pour nous que de nous former, suivant nos maîtres, à la rigueur du concept.

Pour le conseil de rédaction : Jacques-Alain MILLER
1er Janvier 1966

LA SCIENCE
ET
LA VERITE

par

Jacques LACAN

Sténographie de la leçon d'ouverture du séminaire tenu l'année 1965-66 à l'Ecole Normale Supérieure.

Le statut du sujet dans la psychanalyse, dirons-nous que l'année dernière nous l'ayons fondé ? Nous avons abouti à établir une structure qui rend compte de l'état de refente, de Spaltung où le psychanalyste le repère dans sa praxis.

Cette refente, il la repère de façon en quelque sorte quotidienne. Il l'admet à la base, puisque la seule reconnaissance de l'inconscient suffit à la motiver, et qu'aussi bien elle le submerge, si je puis dire, de sa constante manifestation.

Mais pour qu'il sache ce qu'il en est de sa praxis, ou seulement qu'il la dirige conformément à ce qui lui est accessible, il ne suffit pas que cette division soit pour lui un fait empirique, ni même que le fait empirique se soit formé en paradoxe. Il faut une certaine réduction parfois longue à s'accomplir, mais toujours décisive à la naissance d'une science ; réduction qui constitue proprement son objet. C'est que l'épistémologie se propose de définir en chaque cas comme en tous, sans s'être montrée, à nos yeux au moins, égale à sa tâche.

Car je ne sache pas qu'elle ait pleinement rendu compte par ce moyen de cette mutation décisive qui par la voie de la physique a fondé La science au sens moderne, sens qui se pose comme absolu. Cette position de la science se justifie d'un changement de style radical dans le tempo de son progrès, de la forme galopante de son immixtion dans notre monde, des réactions en chaîne qui caractérisent ce qu'on peut appeler les expansions de son énergétique. A tout cela nous paraît être radicale une modification dans notre position de sujet, au double sens : qu'elle y est inaugurelle et que la science la renforce toujours plus.

Koyné ici est notre guide et l'on sait qu'il est encore méconnu.

Je n'ai donc pas franchi à l'instant le pas concernant la vocation de science de la psychanalyse. Mais on a pu remarquer que

j'ai pris pour fil conducteur l'année dernière un certain moment du sujet que je tiens pour être un corrélat essentiel de la science : un moment historiquement défini dont peut-être nous avons à savoir s'il est strictement répétable dans l'expérience, celui que Descartes inaugure et qui s'appelle le cogito.

Ce corrélat, comme moment, est le défilé d'un rejet de tout savoir, mais pour autant prétend fonder pour le sujet un certain amarrage dans l'être, dont nous tenons qu'il constitue le sujet de la science dans sa définition, ce terme à prendre au sens de porte étroite.

Ce fil ne nous a pas guidé en vain, puisqu'il nous a mené à formuler en fin d'année notre division expérimentée du sujet, comme division entre le savoir et la vérité, l'accompagnant d'un modèle topologique, la bande de Moebius qui fait entendre que ce n'est pas d'une distinction d'origine que doit provenir la division où ces deux termes viennent se rejoindre.

Celui qui se fie sur Freud à la technique de lecture qu'il m'a fallu imposer quand il s'agit simplement de replacer chacun de ses termes dans leur synchronie, celui-là saura remonter de l'Ichspaltung sur quoi la mort abat sa main, aux articles sur le fétichisme (de 1927) et sur la perte de la réalité (de 1924), pour y constater que le remaniement doctrinal dit de la seconde topique n'introduit sous les termes de l'Ich, de l'Überich, voire du ES nulle certification d'appareils, mais une reprise de l'expérience selon une dialectique qui se définit au mieux comme ce que le structuralisme, depuis, permet d'élaborer logiquement : à savoir le sujet, et le sujet pris dans une division constituante.

Après quoi le principe de réalité perd la discordance qui le marquerait dans Freud s'il devait, d'une juxtaposition de textes, se partager entre une notion de la réalité qui inclut la réalité psychique et une autre qui en fait le corrélat du système perception-conscience.

Il doit être lu comme il se désigne en fait : à savoir la ligne d'expérience que sanctionne le sujet de la science.

Et il suffit d'y penser pour qu'aussitôt prennent leur champ ces réflexions qu'on s'interdit comme trop évidentes.

Par exemple : qu'il est impensable que la psychanalyse comme pratique, que l'inconscient, celui de Freud, comme découverte, aient pris leur place avant la naissance, au siècle qu'on a appelé le siècle du génie, le XVIIe, de la science, à prendre au sens absolu à l'instant indiqué, sens qui n'efface pas sans doute ce qui s'est institué sous ce même nom auparavant, mais qui plutôt qu'il n'y trouve

son archaïsme, en tire le fil à lui d'une façon qui montre mieux sa différence de tout autre.

Une chose est sûre : si le sujet est bien là, au noeud de la différence, toute référence humaniste y devient superflue, car c'est à elle qu'il coupe court.

Nous ne visons pas, ce disant de la psychanalyse et de la découverte de Freud, cet accident que ce soit parce que ses patients sont venus à lui au nom de la science et du prestige qu'elle confère à la fin du XIXe siècle à ses servants, même de grade inférieur, que Freud a réussi à fonder la psychanalyse, en découvrant l'inconscient.

Nous disons, contrairement à ce qui se brode d'une prétendue rupture de Freud avec le scientisme de son temps, que c'est ce scientisme même si on veut bien le désigner dans son allégeance aux idéaux d'un Brücke, eux-mêmes transmis du pacte où un Helmholtz et un Du Bois-Reymond s'étaient voués de faire rentrer la physiologie et les fonctions de la pensée considérées comme y incluses, dans les termes mathématiquement déterminés de la thermodynamique parvenue à son presque achèvement en leur temps, qui a conduit Freud, comme ses écrits nous le démontrent, à ouvrir la voie qui porte à jamais son nom.

Nous disons que cette voie ne s'est jamais détachée des idéaux de ce scientisme, puisqu'on l'appelle ainsi, et que la marque qu'elle en porte, n'est pas contingente mais lui reste essentielle.

Que c'est de cette marque qu'elle conserve son crédit, malgré les déviations auxquelles elle a prêté, et ceci en tant que Freud s'est opposé à ces déviations, et toujours avec une sûreté sans retard et une rigueur inflexible.

Témoin sa rupture avec son adepte le plus prestigieux, Jung nommément, dès qu'il a glissé dans quelque chose dont la fonction ne peut être définie autrement que de tenter d'y restaurer un sujet doué de profondeurs, ce dernier terme au pluriel, ce qui veut dire un sujet composé d'un rapport au savoir, rapport dit archétypique, qui ne fût pas réduit à celui que lui permet la science moderne à l'exclusion de tout autre, lequel n'est rien que le rapport que nous avons défini l'année dernière comme ponctuel et évanouissant, ce rapport au savoir qui de son moment historiquement inaugural, garde le nom de cogito.

C'est à cette origine indubitable, patente en tout le travail de Freud, à la leçon qu'il nous laisse comme chef d'école, que l'on doit que le marxisme soit sans portée - et je ne sache pas qu'aucun marxiste y ait montré quelque insistance - à mettre en cause sa pensée au nom de ses apparténances historiques.

Je veux dire nommément : à la société de la double monarchie, pour les bornes judaïsantes où Freud reste confiné dans ses aversions spirituelles ; à l'ordre capitaliste qui conditionne son agnosticisme politique (qui d'entre vous nous écrira un essai, digne de Lamennais, sur l'indifférence en matière de politique ?) ; j'ajoutarai : à l'éthique bourgeoise, pour laquelle la dignité de sa vie vient à nous inspirer un respect qui fait fonction d'inhibition à ce que son œuvre ait, autrement que dans le malentendu et la confusion, réalisé le point de concours des seuls hommes de la vérité qui nous restent, l'agitateur révolutionnaire, l'écrivain qui de son style marque la langue, je sais à qui je pense, et cette pensée rénovant l'être dont nous avons le précurseur.

On sent ma hâte d'émerger de tant de précautions prises à reporter les psychanalystes à leurs certitudes les moins discutables.

Il me faut pourtant y repasser encore fût-ce au prix de quelques lourdeurs.

Dire que le sujet sur quoi nous opérons en psychanalyse ne peut être que le sujet de la science, peut passer pour paradoxe. C'est pourtant là que doit être prise une démarcation, faute de quoi tout se mêle et commence une malhonnêteté qu'on appelle ailleurs objective : mais c'est manque d'audace et manque d'avoir repréré l'objet qui foire. De notre position de sujet, nous sommes toujours responsables. Qu'on appelle cela où l'on veut, du terrorisme. J'ai le droit de sourire, car ce n'est pas dans un milieu où la doctrine est ouvertement matière à tractations, que je craindrais d'offusquer personne en formulant que l'erreur de bonne foi est de toute la plus impardonnable.

La position du psychanalyste ne laisse pas d'échappatoire, puisqu'elle exclut la tendresse de la belle âme. Si c'est un paradoxe encore que de le dire, c'est peut-être aussi bien le même.

Quoi qu'il en soit, je pose que toute tentative, voire tentation où la théorie courante ne cesse d'être relapse, d'incarner avant le sujet, est errance, - toujours féconde en erreur, et comme telle fautive. Ainsi de l'incarner dans l'homme, lequel y revient à l'enfant.

Car cet homme y sera le primitif, ce qui faussera tout du processus primaire, de même que l'enfant y jouera le sous-développé, ce qui masquera la vérité de ce qui se passe, lors de l'enfance, d'originel. Bref, ce que Claude Lévi-Strauss a dénoncé comme l'illusion archaïque est inévitable dans la psychanalyse, si l'on ne s'y tient pas ferme en théorie sur le principe que nous avons à l'instant énoncé : qu'un seul sujet y est reçu comme tel, celui qui peut la faire scientifique.

C'est dire assez que nous ne tenons pas que la psychanalyse démontre ici nul privilège.

Il n'y a pas de science de l'homme, ce qu'il nous faut entendre au même ton qu'il n'y a pas de petites économies. Il n'y a pas de science de l'homme, parce que l'homme de la science n'existe pas, mais seulement son sujet.

On sait ma répugnance de toujours pour l'appellation de sciences humaines, qui me semble être l'appel même de la servitude.

C'est aussi bien que le terme est faux, la psychologie mise à part qui a découvert les moyens de se survivre dans les offices qu'elle offre à la technocratie ; voire, comme conclut d'un humour vraiment swiftien un article sensationnel de Canguilhem : dans une glissade de toboggan du Panthéon à la Préfecture de Police. Aussi bien est-ce au niveau de la sélection du créateur dans la science, du recrutement de la recherche et de son entretien, que la psychologie rencontrera son échec.

Pour toutes les autres sciences de cette classe, on verra facilement qu'elles ne font pas une anthropologie. Qu'on examine Lévy-Bruhl ou Piaget. Leurs concepts, mentalité dite prélogique, pensée ou discours prétendument égocentrique, n'ont de référence qu'à la mentalité supposée, à la pensée présumée, au discours effectif du sujet de la science, nous ne disons pas de l'homme de la science. De sorte que trop savent que les bornes : mentales certainement, la faiblesse de pensée : présumable, le discours effectif : un peu coton de l'homme de science (ce qui est encore différent) viennent à lester ces constructions, non dépourvues sans doute d'objectivité, mais qui n'intéressent la science que pour autant qu'elles n'apportent ; rien sur le magicien par exemple et peu sur la magie, si quelque chose sur leurs traces, encore ces traces sont-elles de l'un ou de l'autre, puisque ce n'est pas Lévy-Bruhl qui les a tracées, - alors que le bilan dans l'autre cas est plus sévère : il ne nous apporte rien sur l'enfant, peu sur son développement, puisqu'il y manque l'essentiel, et de la logique qu'il démontre, j'entends l'enfant de Piaget, dans sa réponse à des énoncés dont la série constitue l'épreuve, rien d'autre que celle qui a présidé à leur énonciation aux fins d'épreuve, c'est-à-dire celle de l'homme de science, où le logicien, je ne le nie pas, dans l'occasion garde son prix.

Dans des sciences autrement valables, même si leur titre est à revoir, nous constatons que de s'interdire l'illusion archaïque que nous pouvons généraliser dans le terme de psychologisation du sujet, n'en entrave nullement la fécondité.

La théorie des jeux, mieux dite stratégie, en est l'exemple, où l'on profite du caractère entièrement calculable d'un sujet strictement réduit à la formule d'une matrice de combinaisons signifiantes.

Le cas de la linguistique est plus subtil, puisqu'elle doit intégrer la différence de l'énoncé à l'énonciation, ce qui est bien l'incidence cette fois du sujet qui parle, en tant que tel, (et non pas du sujet de la science). C'est pourquoi elle va se centrer sur autre chose, à savoir la batterie du signifiant, dont il s'agit d'assurer la prévalence sur ces effets de signification. C'est bien aussi de ce côté qu'apparaissent les antinomies, à doser selon l'extrémisme de la position adoptée dans la sélection de l'objet. Ce qu'on peut dire, c'est qu'on va très loin dans l'élaboration des effets du langage, puisqu'on peut y construire une poétique qui ne doit rien à la référence à l'esprit du poète, non plus qu'à son incarnation.

C'est du côté de la logique qu'apparaissent les indices de réfraction divers de la théorie par rapport au sujet de la science. Ils sont différents pour le lexique, pour le morphème syntaxique et pour la syntaxe de la phrase.

D'où les différences théoriques entre un Jakobson, un Hjemslev et un Chomsky.

C'est la logique qui fait ici office d'ombilic du sujet, et la logique en tant qu'elle n'est nullement logique liée aux contingences d'une grammaire.

Il faut littéralement que la formalisation de la grammaire contourne cette logique pour s'établir avec succès, mais le mouvement de ce contour est inscrit dans cet établissement.

Nous indiquerons plus tard comment se situe la logique moderne (3e exemple). Elle est incontestablement la conséquence strictement déterminée d'une tentative de suturer le sujet de la science, et le dernier théorème de Gödel montre qu'elle y échoue, ce qui veut dire que le sujet en question reste le corrélat de la science, mais un corrélat antinomique puisque la science s'avère définie par la non-issue de l'effort pour le suturer.

Qu'on saisisse là la marque à ne pas manquer de structuralisme. Il introduit dans toute "science humaine" entre guillemets qu'il conquiert, un mode très spécial du sujet, celui pour lequel nous ne trouvons d'indice que topologique, mettons le signe générateur de la bande de Moebius, que nous appelons le huit intérieur.

Le sujet est, si l'on peut dire, en exclusion interne à son objet.

L'allégeance que l'oeuvre de Claude Lévi-Strauss manifeste à un tel structuralisme ne sera ici portée au compte de notre thèse qu'à nous contenter pour l'instant de sa périphérie. Néanmoins il est clair que l'auteur met d'autant mieux en valeur la portée de la classification naturelle que le sauvage introduit dans le monde, spécialement pour une connaissance de la faune et de la flore dont il souligne qu'elle nous dépasse, qu'il peut arguer d'une certaine récupération, qui s'annonce dans la chimie, d'une physique des qualités saines et odorantes, autrement dit d'une corrélation des valeurs perpectives à une architecture de molécules à laquelle nous sommes parvenus par la voie de l'analyse combinatoire, autrement dit par la mathématique du signifiant, comme en toute science jusqu'ici.

Le savoir est donc bien ici séparé du sujet selon la ligne correcte, qui ne fait nulle hypothèse sur l'insuffisance de son développement, laquelle au reste on serait bien en peine de démontrer.

Il y a plus : Cl. Lévi-Strauss, quand après avoir extrait la combinatoire latente dans les structures élémentaires de la parenté, il nous témoigne que tel informateur, pour emprunter le terme des ethnologues, est tout à fait capable d'en tracer lui-même le graphe lévi-saussien, que nous dit-il, sinon qu'il extrait là aussi le sujet de la combinatoire en question, celui qui sur son graphe n'a pas d'autre existence que la dénotation ego ?

A démontrer la puissance de l'appareil que constitue le mythe pour analyser les transformations mythogènes, qui à cette étape paraissent s'instituer dans une synchronie qui se simplifie de leur réversibilité, Cl. Lévi-Strauss ne prétend pas nous livrer la nature du mythant. Il sait seulement ici que son informateur, s'il est capable d'écrire le cru et le cuit, au génie près qui y met sa marque, ne peut aussi le faire sans laisser au vestiaire, c'est-à-dire au Musée de l'Homme, à la fois un certain nombre d'instruments opératoires, autrement dit rituels, qui consacrent son existence de sujet en tant que mythant, et qu'avec ce dépôt soit rejeté hors du champ de la structure ce que dans une autre grammaire on appelleraient son assentiment. (La grammaire de l'assentiment de Newman, ce n'est pas sans force, quoique forgé à d'exécrables fins, - et j'aurai peut-être à en faire mention de nouveau).

L'objet de la mythogénie n'est donc lié à nul développement, non plus qu'arrêt, du sujet responsable. Ce n'est pas à ce sujet-là qu'il se relate, mais au sujet de la science? Et le relevé s'en fera d'autant plus correctement que l'informateur lui-même sera plus proche d'y réduire sa présence à celle du sujet de la science.

Je crois seulement que Cl. Lévi-Strauss fera des réserves sur l'introduction, dans le recueil des documents, d'un questionnement inspiré de la psychanalyse, d'une collecte suivie des rêves par exemple, avec tout ce qu'il va entretenir de relation transférentielle. Pourquoi, si je lui affirme que notre praxis, loin d'altérer le sujet de la science duquel seulement il peut et veut connaître, n'apporte en droit nulle intervention qui ne tende à ce qu'il se réalise de façon satisfaisante, précisément dans le champ qui l'intéresse ?

Est-ce donc à dire qu'un sujet non saturé, mais calculable, ferait l'objet subsumant, selon les formes de l'épistémologie classique, le corps des sciences qu'on appellerait conjoncturales, ce que moi-même j'ai opposé au terme de sciences humaines ?

Je le crois d'autant moins indiqué que ce sujet fait partie de la conjoncture qui fait la science en son ensemble.

L'opposition des sciences exactes aux sciences conjoncturales ne peut plus se soutenir à partir du moment où la conjecture est susceptible d'un calcul exact (probabilité) et où l'exactitude ne se fonde que dans un formalisme séparant axiomes et lois de groupement des symboles.

Nous ne saurions pourtant nous contenter de constater qu'un formalisme réussit plus ou moins, quand il s'agit au dernier terme d'en motiver l'appréhension qui n'a pas surgi par miracle, mais qui se renouvelle suivant des crises si efficaces, depuis qu'un certain droit fil semble y avoir été pris.

Répétons qu'il y a quelque chose dans le statut de l'objet de la science, qui ne nous paraît pas élucidé depuis que la science est née.

Et rappelons que, si certes poser maintenant la question de l'objet de la psychanalyse, c'est reprendre la question que nous avons introduite à partir de notre venue à cette tribune, de la position de la psychanalyse dans ou hors la science, nous avons indiqué aussi que cette question ne saurait être résolue sans que sans doute s'y modifie la question de l'objet dans la science comme telle.

L'objet de la psychanalyse (j'annonce ma couleur et vous la voyez venir avec lui), n'est autre que ce que j'ai déjà avancé de la fonction qu'y joue l'objet a. Le savoir sur l'objet a serait alors la science de la psychanalyse ?

C'est précisément la formule qu'il s'agit d'éviter, puisque cet objet a est à insérer, nous le savons déjà, dans la division du su-

jet par où se structure très spécialement, c'est de là qu'aujourd'hui nous sommes repartis, le champ psychanalytique.

C'est pourquoi il était important de promouvoir d'abord, et comme un fait à distinguer de la question de savoir si la psychanalyse est une science (si son champ est scientifique), - ce fait précisément que sa praxis n'implique d'autre sujet que celui de la science.

Il faut réduire à ce degré ce que vous me permettrez d'induire par une image comme l'ouverture du sujet dans la psychanalyse, pour saisir ce qu'il reçoit de la vérité.

Cette démarche, on le sent, comporte une sinuosité qui tient de l'apprivoisement. Cet objet a n'est pas tranquille, ou plutôt faut-il dire, se pourrait-il qu'il ne vous laisse pas tranquilles ? et le moins ceux qui avec lui ont le plus à faire : les psychanalystes, qui seraient alors ceux que d'une façon élective j'essaierais de fixer par mon discours. C'est vrai. Le point où je vous ai donné aujourd'hui rendez-vous, pour être celui où je vous ai laissé l'an passé ; celui de la division du sujet entre vérité et savoir, est pour eux un point familier. C'est celui où Freud les convie sous l'appel du : Wo es war, soll Ich werden que je retraduis, une fois de plus, à l'accentuer ici : là où c'était, là comme sujet dois-je advenir

Or ce point, je leur en montre l'étrangeté à le prendre à revers, ce qui consiste ici plutôt à les ramener à son front. Comment ce qui était à m'attendre depuis toujours d'un être obscur, viendrait-il se totaliser d'un trait qui ne se tire qu'à la diviser plus nettement de ce que j'en peux savoir ?

Ce n'est pas seulement dans la théorie que se pose la question de la double inscription, pour avoir provoqué la perplexité où mes élèves Laplanche et Leclaire auraient pu lire dans leur propre scission dans l'abord du problème, sa solution. Elle n'est pas en tout cas du type gestaltiste, ni à chercher dans l'assiette où la tête de Napoléon s'inscrit dans l'arbre. Elle est tout simplement dans le fait que l'inscription ne mord pas du même côté du parchemin, venant de la planche à imprimer de la vérité ou de celle du savoir.

Que ces inscriptions se mêlent était simplement à résoudre dans la topologie : une surface où l'endroit et l'envers sont en état de se joindre partout, était à portée de main.

C'est bien plus loin pourtant qu'en un schème intuitif, c'est d'enserrer, si je puis dire, l'analyste en son être que cette topologie peut le saisir.

C'est pourquoi s'il la déplace ailleurs, ce ne peut être qu'en un morcellement de puzzle qui nécessite en tout cas d'être ramené à cette base.

Pour quoi il n'est pas vain de redire qu'à l'épreuve d'écrire : je pense : "donc je suis", avec des guillemets autour de la seconde clause on se lit que la pensée ne fonde l'être qu'à se nouer dans la parole où toute opération touche à l'essence du langage.

Si cogito sum nous est fourni quelque part par Heidegger à ses fins, il faut en remarquer qu'il algébrise la phrase, et nous sommes en droit d'en faire relief à son reste : cogito ergo, où apparaît que rien ne se parle qu'à s'appuyer sur la cause.

Or cette cause, c'est ce que recouvre le soll Ich, le dois-je de la formule freudienne, qui, d'en renverser le sens, fait jaillir le paradoxe d'un impératif qui me presse d'assumer ma propre causalité.

Je ne suis pas pourtant cause de moi, et ce non pas d'être la créature. Du Créateur, il en est tout autant. Je vous renvoie là-dessus à Augustin et à son De Trinitate, au prologue.

La cause de soi spinozienne peut emprunter le nom de Dieu. Elle est Autre Chose. Mais laissons celà à ces deux mots que nous ne ferons jouer qu'à épingle qu'elle est aussi Chose autre que le Tout, et que ce Dieu; d'être autre ainsi, n'est pas pour autant le Dieu du panthéisme.

Il faut saisir dans cet ego que Descartes accentue de la superfluité de sa fonction dans certains de ses textes en latin (sujet d'exégèse que je laisse ici aux spécialistes), le point où il reste être ce qu'il se donne pour être : dépendant du dieu de la religion. Curieuse chute de l'ergo, l'ego est solidaire de ce Dieu. Singulièrement Descartes suit la démarche de le préserver du Dieu trompeur, en quoi c'est son partenaire qu'il préserve au point de le pousser au privilège exorbitant de ne garantir les vérités éternelles qu'à en être le créateur.

Cette communauté de sort entre l'ego et Dieu, ici marquée, est la même que profère de façon déchirante le contemporain de Descartes, Angelus Silésius, en ses adjurations mystiques, et qui leur impose la forme du distique.

On se souviendrait avec avantage, parmi ceux qui me suivent, de l'appui que j'ai pris sur ces jaculations, celles du Pèlerin chérubinique, à les reprendre dans la trace même de l'introduction

au narcissisme que je poursuivais alors selon mon mode, l'année de mon commentaire sur le Président Schreber.

C'est qu'on peut bofster en ce joint, c'est le pas de la beauté, mais il faut y bofster juste.

Et d'abord, se dire que les deux côtés ne s'y emboftent pas.

C'est pourquoi je me permettrai de le délaisser un moment, pour repartir d'une audace qui fut la mienne, et que je ne répéterai qu'à la rappeler. Car ce serait la répéter deux fois, bis repetita pourrait-elle être dite au sens juste où ce terme ne veut pas dire la simple répétition.

Il s'agit de la Chose freudienne, discours dont le texte est celui d'un discours second, d'être de la fois où je l'avais répété. Prononcé la première fois (puisse cette insistance vous faire sentir, en sa trivialité, le contrepied temporel qu'engendre la répétition), il le fut pour une Vienne où mon biographe repérera ma première rencontre avec ce qu'il faut bien appeler le fonds le plus bas du monde psychanalytique. Spécialement avec un personnage dont le niveau de culture et de responsabilité répondait à celui qu'on exige d'un garde du corps (1), mais peu m'importait, je parlais en l'air. J'avais seulement voulu que ce fût là que pour le centenaire de la naissance de Freud, ma voix se fût entendre en hommage. Ceci non pour marquer la place d'un lieu déserté, mais cette autre que cerne maintenant mon discours.

Que la voie ouverte par Freud n'ait pas d'autre sens que celui que je reprends : l'inconscient est langage, ce qui en est maintenant acquis l'était déjà pour moi, on le sait. Ainsi dans un mouvement, peut-être joueur à se faire écho du défi de Saint-Just haussant au ciel de l'enchâsser d'un public d'assemblée, l'aveu de n'être rien de plus que ce qui va à la poussière, dit-il, "et qui vous parle", - me vint-il l'inspiration qu'à voir dans la voie de Freud s'animer étrangement une figure allégorique et frissonner d'une peau neuve la nudité dont s'habille celle qui sort du puits, j'allais lui prêter voix.

"Moi, la vérité, je parle . . ." et la prosopopée continue. Pensez à la chose innommable qui, de pouvoir prononcer ces mots, irait à l'être du langage, pour les entendre comme ils doivent être prononcés, dans l'horreur.

(1) Exécutant plus tard dans l'opération de destruction de notre enseignement dont la menée, connue de l'auditoire présent, ne concerne le lecteur que par la disparition de la revue la Psychanalyse et par notre promotion à la tribune d'où cette leçon est émise.

Mais ce dévoilement, chacun y met ce qu'il y peut mettre. Mettons à son crédit le dramatique assourdi, quoique pas moins dérisoire pour autant, du tempo sur quoi se termine ce texte que vous trouverez dans le numéro 1 de 1956 de l'Evolution psychiatrique, sous le titre : La Chose freudienne.

Je ne crois pas que ce soit à cette horreur éprouvée que j'aie dû l'accueil plutôt frais que fit mon auditoire à l'émission répétée de ce discours, laquelle ce texte reproduit. S'il voulut bien en réaliser la valeur à son gré oblatrice, sa surdité s'y avéra particulièrement.

Ce n'est pas que la chose (la Chose qui est dans le titre) l'ait choqué, cet auditoire, - pas autant que tels de mes compagnons de barre, à l'époque, j'entends de barre sur un radeau où par leur truchement, j'ai patiemment concubiné dix ans durant, pour la pitance narcissique de nos compagnons de naufrage, avec la compréhension jaspersienne et le personnalisme à la manque, avec toutes les peines du monde à nous épargner à tous d'être peints au coaltar de l'âme-à-âme libéral. La chose, ce mot n'est pas joli, m'a-t-on dit textuellement, est-ce qu'il ne nous la gâche pas tout simplement, cette aventure des fins du fin de l'unité de la psychologie, où bien entendu l'on ne songe pas à chosifier, fi ! à qui se fier ? Nous vous croyions à l'avant-garde du progrès, camarade.

On ne se voit pas comme on est, et encore moins à s'aborder sous les masques philosophiques.

Mais laissons. Pour mesurer le malentendu là où il importe, au niveau de mon auditoire d'alors, je prendrai un propos qui s'y fit jour à peu près à ce moment, et qu'on pourrait trouver touchant de l'enthousiasme qu'il suppose : "Pourquoi, colporta quelqu'un, et ce thème court encore, pourquoi ne dit-il pas le vrai sur le vrai ?"

Ceci prouve combien vains étaient tout ensemble mon apologie et sa prosopopée.

Prêter ma voix à supporter ces mots intolérables "Moi, la vérité, je parle . . ." passe l'allégorie. Cela veut dire tout simplement tout ce qu'il y a à dire de la vérité, de la seule, à savoir qu'il n'y a pas de métalangage (affirmation faite pour situer tout le logico-positivisme), que nul langage ne saurait dire le vrai sur le vrai, puis que la vérité se fonde de ce qu'elle parle, et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour ce faire.

C'est même pourquoi l'inconscient qui le dit, le vrai sur le vrai, est structuré comme un langage, et pourquoi, moi, quand j'en-

seigne cela, je dis le vrai sur Freud qui a su laisser, sous le nom d'inconscient, la vérité parler.

Ce manque du vrai sur le vrai, qui nécessite toutes les chutes que constitue le métalangage en ce qu'il a de faux-semblant, et de logique, c'est là proprement la place de l'Urverdrängung, du refoulement original attirant à lui tous les autres, - sans compter d'autres effets de rhétorique, pour lesquels reconnaître, nous ne disposons que du sujet de la science.

C'est bien pour cela que pour en venir à bout, nous employons d'autres moyens. Mais il y est crucial que ces moyens ne sachent pas élargir ce sujet. Leur bénéfice touche sans doute à ce qui lui est caché. Mais il n'y a pas d'autre vrai sur le vrai à couvrir ce point vif que des noms propres, celui de Freud ou bien le mien, - ou alors des berquinades de nourrice dont on ravale un témoignage désormais ineffaçable : à savoir une vérité dont il est du sort de tous de refuser l'horrible, si pas plutôt de l'écraser quand il est irrefutable, c'est-à-dire quand on est psychanalyste, sous cette meule de moulin dont j'ai pris à l'occasion la métaphore, pour rappeler d'une autre bouche que les pierres, quand il faut, savent crier aussi.

Peut-être m'y verra-t-on justifié de n'avoir pas trouvé touchante la question me concernant, "Pourquoi ne dit-il pas?", venant de quelqu'un dont la place de ménage dans les bureaux d'une agence de vérité rendait la naïveté douteuse, et dès lors d'avoir préféré me passer des services où il s'employait dans la mienne, laquelle n'a pas besoin de chantres à y rêver de sacristie

Faut-il dire que nous avons à connaître d'autres savoirs que de celui de la science, quand nous avons à traiter de la pulsion épistémologique ?

Et revenir encore sur ce dont il s'agit : c'est d'admettre qu'il nous faille renoncer dans la psychanalyse à ce qu'à chaque vérité réponde son savoir ? Cela est le point de rupture par où nous dépendons de l'avènement de la science. Nous n'avons plus pour les conjoindre que ce sujet de la science.

Encore nous le permet-il, et j'entre plus avant dans son comment, - laissant ma Chose s'expliquer tout seule avec le noumène, ce qui me semble être bientôt fait : puisqu'une vérité qui parle a peu de chose en commun avec un noumène qui, de mémoire de raison pure, la ferme.

Ce rappel n'est pas sans pertinence puisque le médium qui va nous servir en ce point, vous m'avez vu l'amener tout à l'heure.

C'est la cause : la cause non pas catégorie de la logique, mais en causant tout l'effet. La vérité comme cause, allez-vous, psychanalystes, refuser d'en assumer la question, quand c'est de là que s'est levée votre carrière ? S'il est des praticiens pour qui la vérité comme telle est supposée agir, n'est-ce pas vous ?

N'en doutez pas, en tout cas, c'est parce que ce point est voilé dans la science, que vous gardez cette place étonnamment préservée dans ce qui fait office d'espoir en cette conscience vagabonde à accompagner collectif les révolutions de la pensée.

Que Lénine ait écrit : "La théorie de Marx est toute-puissante parce qu'elle est vraie", il laisse vide l'énormité de la question qu'ouvre sa parole : pourquoi, à supposer muette la vérité du matérialisme sous ses deux faces qui n'en sont qu'une : dialectique et histoire, pourquoi d'en faire la théorie accrofrait-il sa puissance ? Répondre par la conscience prolétarienne et par l'action du politique marxiste, ne nous paraît pas suffisant.

Du moins la séparation de pouvoirs s'y annonce-t-elle, de la vérité comme cause au savoir mis en exercice.

Une science économique inspirée du Capital ne conduit pas nécessairement à en user comme pouvoir de révolution, et l'histoire semble exiger d'autres secours qu'une dialectique prédicative. Outre ce point singulier que je ne développerai pas ici, c'est que la science, si l'on y regarde de près, n'a pas de mémoire. Elle oublie les périéties dont elle est née, quand elle est constituée, autrement dit une dimension de la vérité que la psychanalyse met là hautement en exercice.

Il me faut pourtant préciser. On sait que la théorie physique ou mathématique, après chaque crise qui se résout dans la forme pour quoi le terme de : théorie généralisée ne saurait nullement être pris pour vouloir dire : passage au général, conserve souvent à son rang ce qu'elle généralise, dans sa structure précédente. Ce n'est pas cela que nous disons. C'est le drame, le drame subjectif que coûte chacune de ces crises. Ce drame est le drame du savant. Il a ses victimes dont rien ne dit que leur destin s'inscrit dans le mythe de l'Oedipe. Disons que la question n'est pas très étudiée. J. R. Mayer, Cantor, je ne vais pas dresser un palmarès de ces drames allant parfois à la folie où des noms de vivants viendraient bientôt : où je considère que le drame de ce qui se passe dans la psychanalyse est exemplaire. Et je pose qu'il ne saurait ici s'inclure lui-même dans l'Oedipe, sauf à le mettre en cause.

Vous voyez le programme qui ici se dessine. Il n'est pas près d'être couvert. Je le vois même plutôt bloqué.

Je m'y engage avec prudence, et pour aujourd'hui vous prie de vous reconnaître dans des lumières réfléchies d'un tel abord.

C'est-à-dire que nous allons les porter sur d'autres champs que le psychanalytique à se réclamer de la vérité.

Magie et religion, les deux positions de cet ordre qui se distinguent de la science, au point qu'on a pu les situer par rapport à la science, comme fausse ou moindre science pour la magie, comme outrepassant ses limites, voire en conflit de vérité avec la science pour la seconde : il faut le dire pour le sujet de la science, l'une et l'autre ne sont qu'ombres, mais non pour le sujet souffrant auquel nous avons affaire.

Va-t-on dire ici : "Il y vient. Qu'est-ce que ce sujet souffrant sinon celui d'où nous tirons nos priviléges, et quel droit vous donnent sur lui vos intellectualisations ?"

Je partirai pour répondre de ce que je rencontre d'un philosophe couronné récemment de tous les honneurs facultaires. Il écrit : "La vérité de la douleur est la douleur elle-même". Ce propos que je laisse aujourd'hui au domaine qu'il explore, j'y reviendrai pour dire comment la phénoménologie vient en prétexte à la contre-vérité et le statut de celle-ci.

Je ne m'en empare que pour vous poser la question, à vous analystes : oui ou non, ce que vous faites, a-t-il le sens d'affirmer que la vérité de la souffrance névrotique, c'est d'avoir la vérité comme cause ?

Je propose :

Sur la magie, je pars de cette vue qui ne laisse pas de flou sur mon obéissance scientifique, mais qui se contente d'une définition structuraliste. Elle suppose le signifiant répondant comme tel au signifiant. Le signifiant dans la nature est appelé par le signifiant de l'incantation. Il est mobilisé métaphoriquement. La Chose en tant qu'elle parle, répond à nos objurgations.

C'est pourquoi cet ordre de classification naturelle que j'ai invoqué des études de Claude Lévi-Strauss, laisse dans sa définition structurale entrevoir le pont de correspondances par lequel l'opération efficace est concevable, sous le même mode où elle a été conçue.

C'est pourtant là une réduction qui y néglige le sujet.

Chacun sait que la mise en état du sujet, du sujet charmant, y est essentielle. Observons que le chaman, disons en chair et en os, fait partie de la nature, et que le sujet corrélatif de l'opération a à se recouper dans ce support corporel. C'est ce mode de recouplement qui est exclu du sujet de la science. Seuls ses corrélatifs structuraux dans l'opération lui sont repérables, mais exactement.

C'est bien sous le mode de signifiant qu'apparaît ce qui est à mobiliser dans la nature : tonnerre et pluie, météores et miracles.

Tout est ici à ordonner selon les relations antinomiques où se structure le langage.

L'effet de la demande dès lors y est à interroger par nous dans l'idée d'éprouver si l'on y retrouve la relation définie par notre graphe avec le désir.

Par cette voie, seulement, à plus loin décrire, d'un abord qui ne soit pas d'un recours grossier à l'analogie, le psychanalyste peut se qualifier d'une compétence à dire son mot sur la magie.

La remarque qu'elle soit toujours magie sexuelle a ici son prix, mais ne suffit pas à l'y autoriser.

Je conclus sur deux points à retenir votre écoute : la magie, c'est la vérité comme cause sous son aspect de cause efficiente.

Le savoir s'y caractérise non pas seulement de rester voilé pour le sujet de la science, mais de se dissimuler comme tel, tant dans la tradition opératoire que dans son acte. C'est une condition de la magie.

Il ne s'agit sur ce que je vais dire de la religion que d'indiquer le même abord structural ; et aussi sommairement, c'est dans l'opposition de traits de structure que cette esquisse prend son fondement.

Peut-on espérer que la religion prennent dans la science un statut un peu plus franc ? Car depuis quelque temps, il est d'étranges philosophes à y donner de leurs rapports la définition la plus molle, foncièrement à les tenir pour se déployant dans le même monde, où la religion dès lors a la position enveloppante.

Pour nous, sur ce point délicat, où certains entendraient nous prémunir de la neutralité analytique, nous faisons prévaloir ce

principe que d'être ami de tout le monde ne suffit pas à préserver la place d'où l'on a à opérer.

Dans la religion, la mise en jeu précédente, celle de la vérité comme cause, par le sujet, le sujet religieux s'entend, est prise dans une opération complètement différente. L'analyse à partir du sujet de la science conduit nécessairement à y faire apparaître les mécanismes que nous connaissons de la névrose obsessionnelle. Freud les a aperçus dans une fulgurance qui leur donne une portée dépassant toute critique traditionnelle. Prétendre y calibrer la religion, ne saurait être inadéquat.

Si l'on ne peut partir de remarques comme celle-ci : que la fonction qu'y joue la révélation se traduit comme une dénégation de la vérité comme cause, à savoir qu'elle dénie ce qui fonde le sujet à s'y tenir pour partie prenante, - alors il y a peu de chance de donner à ce qu'on appelle l'histoire des religions des limites quelconques, c'est-à-dire quelque rigueur.

Disons que le religieux laisse à Dieu la charge de la cause, mais qu'il coupe là son propre accès à la vérité. Aussi est-il amené à remettre à Dieu la cause de son désir, ce qui est proprement l'objet du sacrifice. Sa demande est soumise au désir supposé d'un Dieu qu'il faut dès lors séduire. Le jeu de l'amour entre par là.

Le religieux installe ainsi la vérité en un statut de culpabilité. Il en résulte une méfiance à l'endroit du savoir, d'autant plus sensible dans les Pères de l'Eglise, qu'ils se démontrent plus dominants en matière de raison.

La vérité y est renvoyée à des fins qu'on appelle eschatologiques, c'est-à-dire qu'elle n'apparaît que comme cause finale, au sens où elle reportée à un jugement de fin du monde.

D'où le relent obscurantiste qui s'en reporte sur tout usage scientifique de la finalité.

J'ai marqué au passage combien nous avons à apprendre sur la structure de la relation du sujet à la vérité comme cause dans la littérature des Pères, voire dans les premières décisions conciliaires. Le rationalisme qui organise la pensée théologique n'est nullement, comme la platitude se l'imagine, affaire de fantaisie.

S'il y a fantasme, c'est au sens le plus rigoureux d'institution d'un réel qui couvre la vérité.

Il ne nous semble pas du tout inaccessible à un traitement scientifique que la vérité chrétienne ait dû en passer par l'intenable de la formulation d'un Dieu Trois et Un. La puissance ecclésiale ici s'accommode fort bien d'un certain découragement de la pensée.

Avant d'accentuer les impasses d'un tel mystère, c'est la nécessité de son articulation qui pour la pensée est salubre et à laquelle elle doit se mesurer.

Les questions doivent être prises au niveau où le dogme achoppe en hérésies, - et la question du Filioque me paraît pouvoir être traitée en termes topologiques.

L'apprehension structurale doit y être première et permet seule une appréciation exacte de la fonction des images. Le De Trinitate ici a tous les caractères d'un ouvrage de théorie et il peut être pris par nous comme un modèle.

S'il n'en était pas ainsi, je conseillerais à mes élèves d'aller s'exposer à la rencontre d'une tapisserie du XVIe siècle qu'ils verront s'imposer à leur regard dans l'entrée du Mobilier National où elle les attend, déployée pour un ou deux mois encore.

Les Trois Personnes représentées dans une identité de forme absolue à s'entretenir entre elles avec une aisance parfaite aux rives fraîches de la Création, sont tout simplement angoissantes.

Et ce que recèle une machine aussi bien faite, quand elle se trouve affronter le couple d'Adam et d'Eve en la fleur de son péché, est bien de nature à être proposé en exercice à une imagination de la relation humaine qui ne dépasse pas ordinairement la dualité.

Mais que mes auditeurs s'arment d'abord d'Augustin

Ainsi semblé-je n'avoir définie que des caractéristiques des religions de la tradition juive. Sans doute sont-elles faites pour nous en démontrer l'intérêt, et je ne me console pas d'avoir dû renoncer à rapporter à l'étude de la Bible la fonction du Nom-du-Père (1).

Il reste que la clef est d'une définition de la relation du sujet à la vérité.

(1) Nous avons mis en réserve le Séminaire que nous avions annoncé pour 1963-64 sur le Nom-du-Père après avoir clos sa leçon d'ouverture (nov. 63) sur notre démission de la place de Sainte-Anne où nos séminaires depuis dix ans se tenaient.

Je crois pouvoir dire que c'est dans la mesure où Cl. Lévi-Strauss conçoit le bouddhisme comme une religion du sujet généralisé, c'est-à-dire comportant une diaphragmatisation de la vérité comme cause, indéfiniment variable, qu'il flatte cette utopie de la voir s'accorder avec le règne universel du marxisme dans la société.

Peut-être est-ce là faire trop peu de cas des exigences du sujet de la science, et trop de confiance à l'émergence dans la théorie d'une doctrine de la transcendance de la matière.

L'œcuménisme ne nous paraît avoir ses chances, qu'à se fonder dans l'appel aux pauvres d'esprit.

Pour ce qui est de la science, ce n'est pas aujourd'hui que je puis dire ce qui me paraît la structure de ses relations à la vérité comme cause, puisque notre progrès cette année doit y contribuer.

Je l'aborderai par la remarque étrange que la fécondité prodigieuse de notre science est à interroger dans sa relation à cet aspect dont la science se soutiendrait : que la vérité comme cause, elle n'en voudrait-rien-savoir.

On reconnaît là la formule que je donne de la Verwerfung ou forclusion, - laquelle viendrait ici s'ajointre en une série fermée à la Verdrängung, refoulement, à la Verneinung, dénégation, dont vous avez reconnu au passage la fonction dans la magie et la religion.

Sans doute ce que nous avons dit des relations de la Verwerfung avec la psychose, spécialement comme Verwerfung du Nom-du-Père, vient-il là en apparence s'opposer à cette tentative de repérage structural.

Pourtant si l'on aperçoit qu'une paranoïa réussie apparaît aussi bien être la clôture de la science, si c'était la psychanalyse qui était appelée à représenter cette fonction, - si d'autre part on reconnaît que la psychanalyse est essentiellement ce qui réintroduit dans la considération scientifique le Nom-du-Père, on retrouve là la même impasse apparente, mais on a le sentiment que de cette impasse même on progresse, et qu'on peut voir se dénouer quelque part le chiasme qui semble y faire obstacle.

Peut-être le point actuel où en est le drame de la naissance de la psychanalyse, et la ruse qui s'y cache à se jouer de la ruse consciente des auteurs, sont-ils ici à prendre en considération, car ce n'est pas moi qui ai introduit la formule de la paranoïa réussie.

Certes me faudra-t-il indiquer que l'incidence de la vérité comme cause dans la science est à reconnaître sous l'aspect de la cause formelle.

Mais ce sera pour en éclairer que la psychanalyse par contre en accentue l'aspect de cause matérielle. Telle est à qualifier son originalité dans la science.

Cette cause matérielle est proprement la forme d'incidence du signifiant que j'y définis.

Par la psychanalyse, le signifiant se définit comme agissant d'abord comme séparé de sa signification. C'est là le trait de caractère littéral qui spécifie le signifiant copulatoire, le phallus, quand surgissant hors des limites de la maturation biologique du sujet, il s'imprime effectivement, sans pouvoir être le signe à représenter le sexe étant du partenaire, c'est-à-dire son signe biologique ; qu'on se souvienne de nos formules différenciant le signifiant et le signe.

C'est assez dire au passage que dans la psychanalyse, l'histoire est une autre dimension que celle du développement, - et que c'est aberration que d'essayer de l'y résoudre. L'histoire ne se poursuit qu'en contretemps du développement. Point dont l'histoire comme science a peut-être à faire son profit, si elle veut échapper à l'emprise toujours présente d'une conception providentielle de son cours.

Bref nous retrouvons ici le sujet du signifiant tel que nous l'avons articulé l'année dernière. Véhiculé par le signifiant dans son rapport à l'autre signifiant, il est à distinguer sévèrement tant de l'individu biologique que de toute évolution psychologique subsumable comme sujet de la compréhension.

C'est, en termes minimaux, la fonction que j'accorde au langage dans la théorie. Elle me semble comparable avec un matérialisme historique qui laisse là un vide. Peut-être la théorie de l'objet a y trouvera-t-elle sa place aussi bien.

Cette théorie de l'objet a est nécessaire, nous le verrons, à une intégration correcte de la fonction au regard du savoir et du sujet, de la vérité comme cause.

Vous avez pu reconnaître au passage dans les quatre modes de sa réfraction qui viennent ici d'être recensés, le même nombre et une analogie d'épinglage nominal, qui sont à retrouver dans la physique d'Aristote.

Ce n'est pas par hasard, puisque cette physique ne manque pas d'être marquée d'un logicisme, qui garde encore la saveur et la sapience d'un grammaticalisme originel.

Tοσαῦτα τὸν δριθὺν τὸ διὰ τὸ περιεσθῆνεν

Nous restera-t-il valable que la cause soit pour nous exactement autant à se polymériser ?

Cette exploration n'a pas pour seul but de vous donner l'avantage d'une prise élégante sur des cadres qui échappent en eux-mêmes à notre juridiction. Entendez magie, religion, voire science.

Mais plutôt pour vous rappeler qu'en tant que sujets de la science psychanalytique, c'est à la sollicitation de chacun de ces modes de la relation à la vérité comme cause que vous avez à résister.

Mais ce n'est pas dans le sens où vous l'entendrez d'abord.

La magie n'est pour nous tentation qu'à ce que vous fassiez de ses caractères la projection sur le sujet à quoi vous avez à faire, - pour le psychologiser, c'est-à-dire le méconnaître.

La prétendue pensée magique, qui est toujours celle de l'autre, n'est pas un stigmate dont vous puissiez épinglez l'autre. Elle est aussi valable chez votre prochain qu'en vous-même dans les limites les plus communes : car elle est au principe du moindre effet de commandement.

Pour tout dire, le recours à la pensée magique n'explique rien. Ce qu'il s'agit d'expliquer, c'est son efficience.

Pour la religion, elle doit bien plutôt nous servir de modèle à ne pas suivre, dans l'institution d'une hiérarchie sociale où se conserve la tradition d'un certain rapport à la vérité comme cause.

La simulation de l'Eglise catholique, qui se reproduit chaque fois que la relation à la vérité comme cause vient au social, est particulièrement grotesque dans une certaine Internationale psychanalytique pour la condition qu'elle impose à la communication.

Ai-je besoin de dire que dans la science, à l'opposé de la magie et de la religion, le savoir se communique ?

Mais il faut insister que ce n'est pas seulement parce que c'est l'usage, mais que la forme logique donnée à ce savoir inclut

le mode de la communication comme cuturant le sujet qu'il implique.

Tel est le problème premier que soulève la communication en psychanalyse. Le premier obstacle à sa valeur scientifique est que la relation à la vérité comme cause, sous ses aspects matériels, est restée négligée dans le cercle de son travail.

Conclurai-je à rejoindre le point d'où je suis parti aujourd'hui : division du sujet ? Ce point est un noeud.

Rappelons-nous où Freud le déroule : sur ce manque du pénis de la mère où se révèle la nature du phallus. Le sujet se divise ici, nous dit Freud à l'endroit de la réalité, voyant à la fois s'y ouvrir le gouffre contre lequel il se remparaidera d'une phobie, et d'autre part le recouvrant de cette surface où il érigera le fétiche, c'est-à-dire l'existence du pénis comme maintenue, quoique déplacée.

D'un côté, extrayons le (pas-de) du (pas-de-pénis), à mettre entre parenthèses, pour le transférer au pas-de-savoir, qui est le pas-hésitation de la névrose.

De l'autre, reconnaissons l'efficace du sujet dans ce gnomon qu'il érige à lui désigner à toute heure le point de vérité.

Révélant du phallus lui-même qu'il n'est rien d'autre que ce point de manque qu'il indique dans le sujet.

Cet index est aussi celui qui nous pointe le chemin où nous voulons aller cette année, c'est-à-dire, là où vous-mêmes reculez d'être en ce manque, comme psychanalystes, suscités.

1er décembre 1965.

SUR LA LOGIQUE DU SIGNIFIANT

PSYCHOLOGIE ET LOGIQUE

par

Yves DUROUX

*

LA SUTURE

ELEMENTS DE LA LOGIQUE DU SIGNIFIANT

par

Jacques-Alain MILLER

*

L'ANALYSTE A SA PLACE ?

par

Serge LECLAIRE

YVES DUROUX

PSYCHOLOGIE ET LOGIQUE

Mon exposé est appuyé sur la lecture des "Grundlagen der Arithmetik" de Frege (Breslau - 1884).

L'objet propre de l'investigation est ce qu'on peut appeler la suite naturelle des nombres entiers. Du nombre, on peut étudier les propriétés ou la nature. Mais les propriétés du nombre dissimulent sa nature.

J'entends par propriété du nombre ce que les mathématiciens font dans un domaine délimité par les axiomes de Peano. Les propriétés des nombres entiers se concluent à partir de ces axiomes. Mais pour que ceux-ci puissent fonctionner et produire ces propriétés, il est nécessaire que soit exclu du champ un certain nombre de questions dont les termes, donnés comme allant de soi, portent sur la nature du nombre. Ces questions sont au nombre de trois :

- 1°- Qu'est-ce qu'un nombre ? (l'axiome de Peano donne pour acquis qu'on sait ce qu'est un nombre),
- 2°- Qu'est-ce que zéro ?
- 3°- Qu'est-ce que le successeur ?

C'est à partir de ces trois questions que peuvent se diversifier les réponses sur ce qu'est la nature du nombre entier.

Je m'intéresserai pour ma part, à la façon dont Frege, critiquant une tradition, articule sa réponse. L'ensemble de cette critique

que et de cette réponse, telles que je les exposerai, constitueront la butée à partir de laquelle J. A. Miller développera son exposé.

Si le zéro n'est pas réfléchi dans une fonction différente de celle des autres nombres (si ce n'est comme point à partir duquel une succession est possible), si on ne donne pas à zéro une fonction prévalente - les deux autres questions peuvent s'énoncer comme suit :

- 1°- Comment passer d'un rassemblement de choses à un nombre qui est le nombre de ces choses ?
- 2°- Comment passer d'un nombre à un autre ?

Ces deux opérations, l'une de rassemblement, l'autre d'ajout, sont traitées par toute une tradition empiriste comme référa-bles à l'activité d'un sujet psychologique. Toute cette traduction joue sur le mot Einheit, qui en allemand veut dire : unité, et c'est à partir d'un jeu de mot sur ce mot qu'est possible une série d'ambiguités à propos des fonctions de successeurs et de nombre.

Une Einheit, c'est d'abord un élément indifférencié et indé-terminé dans un ensemble quel qu'il soit. Mais une Einheit peut être aussi le nom Un, nom du nombre 1.

Quand on dit un cheval et un cheval et un cheval, le un peut indiquer une unité, c'est-à-dire un élément dans un ensemble où sont posés, l'un à côté de l'autre "3" chevaux. Mais tant qu'on prend ces unités comme éléments et qu'on les rassemble en la collection, on ne peut absolument pas inférer qu'il y ait un résultat auquel attribuer le nombre 3 - si ce n'est pas un coup de force qui fait ainsi dénommer cette collection.

Pour qu'on puisse dire un cheval et un cheval et un cheval - trois chevaux, il faut procéder à deux modifications. Il faut :

- 1°- que le un soit conçu comme nombre
- 2°- que le et soit transformé en signe +.

Mais bien entendu, une fois qu'on se sera donné cette seconde opération, on n'aura rien expliqué : on se sera posé le problème réel qui est de savoir comment 1 plus 1 plus 1 font 3, puisqu'on ne confondra plus le nombre 3 avec le rassemblement de trois unités.

Ce qui fait problème, c'est que le retour du nombre apporte une signification radicalement nouvelle, qui n'est pas la simple répétition d'une unité. Comment ce retour du nombre comme surgissement d'une signification nouvelle peut-il être pensé ; alors qu'on ne résout

pas le problème de la différence entre les éléments égaux, posés les uns à côté des autres, et leur nombre ?

Toute une tradition empiriste se contente de rapporter le surgissement d'une nouvelle signification à une activité spécifique (fonction d'inertie) du sujet psychologique, qui consisterait à ajouter (selon une ligne temporelle de succession) et nommer .

Frege cite un nombre important de textes qui tous se ramènent à promouvoir les opérations imaginaires : rassembler, ajouter, nommer. Pour supporter ces fonctions qui masquent le problème réel, il faut supposer un sujet psychologique qui les opère et les énonce. Si le problème réel est de découvrir ce qui est spécifique dans le signe + et dans l'opération successeur, il faut arracher le concept de nombre à la détermination psychologique.

C'est là que commence l'entreprise propre et originale de Frege. Cette réduction du psychologique s'opère en deux temps :

1°- Frege pratique une séparation dans le domaine de ce qu'il appelle le domaine des Vorstellungen : il met d'un côté ce qu'il appelle des Vorstellungen psychologiques, subjectives, et d'un autre côté, ce qu'il appelle les Vorstellungen objectives. Cette séparation a pour objet d'effacer toute référence à un sujet et de traiter ces représentations objectives à partir de lois qui méritent d'être nommées logiques.

Il faut distinguer dans ces représentations objectives entre le concept et l'objet. Il faut bien faire attention que concept et objet ne peuvent pas être séparés ; la fonction que leur assigne Frege n'est pas différente de la fonction du prédicat par rapport à un sujet, elle n'est pas autre chose qu'une relation monadique, (Russell) ou qu'une relation de fonction à argument.

2°- C'est à partir de cette distinction que Frege en opère une seconde qui lui fait rapporter le nombre, non plus à une représentation subjective comme le voulait la tradition empiriste, mais à une représentation objective, qui est le concept. La diversité des numérations possibles ne peut pas se supporter d'une diversité des objets. Elle est simplement l'indice d'une substitution des concepts sur lesquels porte le nombre.

Frege donne un exemple assez paradoxal. Il prend une phrase qui est : "Vénus ne possède aucune lune". A quoi attribuer la détermination "aucune" ? Frege dit qu'on n'attribue pas "aucune" à l'objet "lune" - et pour cause, puisqu'il n'y en a pas ; néanmoins zéro est une numération ; donc on l'attribue au concept "lune de Vénus". Le concept "lune de Vénus" est rapporté à un objet qui est l'objet "lune", et ce rapport est tel qu'il n'y a pas de lune.

C'est à partir de cette double réduction que Frege obtient sa première définition du nombre (les différentes définitions du nombre n'ont pour objet que de fonder l'opération successeur). Première définition du nombre : le nombre appartient à un concept.

Mais cette définition est encore incapable de nous donner ce que Frege appelle un nombre individuel, c'est-à-dire un nombre qui possède un article défini : le un, le deux, le trois, qui sont uniques comme nombre individuel (il n'y a pas plusieurs un, il y a un un, un deux).

Nous n'avons rien encore qui nous permette de déterminer si ce qui est attribué à un concept est ce nombre qui est le nombre unique précédé de l'article défini.

Pour faire comprendre la nécessité d'une autre démarche pour parvenir à ce nombre individuel, Frege prend l'exemple, toujours, des planètes et de leur lune, et cette fois-ci, c'est : "Jupiter a quatre lunes".

"Jupiter a quatre lunes" peut être converti en cette autre phrase : "le nombre des lunes de Jupiter est quatre". Le est qui relie le nombre des lunes de Jupiter et quatre n'est absolument pas analogue au est de la phrase : "le ciel est bleu" : ce n'est pas une copule, c'est une fonction d'égalité. Le nombre quatre, c'est le nombre qu'il faut poser comme égal (identique) au nombre des lunes de Jupiter ; au concept "lunes de Jupiter" est attribué le nombre quatre.

Ce détour oblige Frege à poser une opération primordiale qui lui permet de rapporter les nombres à une pure relation logique. Cette opération - je n'en donnerai pas tous les détails - est une opération "d'équivalence", (1) relation logique qui permet d'ordonner bi-univoquement des objets ou des concepts (le "ou des concepts" ne doit pas vous inquiéter dans la mesure où, pour Frege, chaque relation d'égalité entre des concepts ordonne également des objets tombant sous ces concepts selon la même relation d'égalité, à ce moment de sa pensée - du moins).

Une fois qu'on a posé cette relation "d'équivalence" on peut parvenir à une seconde, la véritable définition du nombre : "le nombre qui appartient au concept f est l'extension du concept équivalent au concept F ".

(1) ou encore "d'identité".

C'est-à-dire : on a posé un concept déterminé F ; on a déterminé par la relation d'équivalence toutes les équivalences de ce concept F ; on définit le nombre comme l'extension de ce concept équivalent au concept F, (toutes les équivalences du concept F).

Ainsi, Frege va penser à partir d'une machine qu'on pourrait ordonner selon deux axes : un axe horizontal dans lequel joue la relation d'équivalence, et un axe vertical qui est l'axe spécifique de la relation entre le concept et l'objet, (on peut toujours, à partir du moment où on a un concept, le transformer en objet d'un nouveau concept, puisque le rapport du concept à l'objet est un rapport purement logique de relation). C'est à partir de sa machine relationnelle, que Frege prétend maintenant cerner les différents nombres, les nombres individuels, qu'il a en quelque sorte mis au bout de son investigation, comme couronnement de son système d'équivalence. Cerner les différents nombres revient à définir le zéro et le successeur.

Pour se donner le nombre zéro, Frege forge le concept de "non-identique à soi-même" qui est défini par lui comme un concept contradictoire, et il déclare que, à n'importe quel concept contradictoire (et il laisse apparaître les concepts contradictoires reçus dans la logique traditionnelle, le cercle carré ou le métal de bois) à n'importe quel concept sous lequel ne tombe aucun objet est attribué le nom : "zéro". Le zéro se définit par la contradiction logique, qui est le garant de la non-existence de l'objet. Il y a renvoi de la non-existence de l'objet qui est constatée, décrétée (puisque on dit qu'il n'y a pas de centaure ou de licorne) à la contradiction logique de centaure ou de licorne.

La deuxième opération qui permet d'engendrer toute la suite des nombres est l'opération successeur. Frege donne simultanément la définition du un et la définition de l'opération successeur.

Pour l'opération successeur, je ne donnerai que la définition de Frege, qu'il pose avant le un, puis je montrerai comment il ne peut se donner cette opération successeur que parce qu'il se donne ce rapport de un à zéro.

L'opération successeur est définie simplement comme suit :

On dit qu'un nombre suit immédiatement dans la suite un autre nombre si ce nombre est attribué à un concept sous lequel tombe un objet (x), et qu'il y ait un autre nombre (c'est le nombre que ce premier nombre suit tel qu'il soit attribué au concept "tombant sous le concept précédent, mais non identique à (x)").

Cette définition est purement formelle. Frege la fonde en donnant immédiatement après la définition du un. Elle consiste à se

donner un concept "égal à zéro". Quel objet tombe sous ce concept ? l'objet zéro. Frege dit alors : "1 suit 0 dans la mesure où 1 est attribué au concept "égal à 0".

Donc : l'opération successeur est engendrée par un double jeu de contradiction dans le passage du zéro au un. On peut dire, sans trop excéder le champ de Frege, que la réduction de l'opération successeur se fait par une opération de double contradiction. Zéro se donnant comme contradictoire ; le passage de zéro à un se donnant par la contradiction contradictoire. Le moteur qui anime la succession chez Frege est purement une négation de la négation. L'appareil qui a permis à définir le nombre fonctionne très bien. Mais est-il capable de répondre à la question : "comment après 0 y a-t-il 1" ? Je ne m'interrogerai pas sur la légitimité de l'opération. Je laisserai à J. A. Miller le soin de le faire.

Je voudrais simplement dire deux remarques :

1 - chez les empiristes comme chez Frege, le nom du nombre (que Frege appelle nom individuel) n'est jamais obtenu, en dernier recours que par un coup de force, comme un sceau que le scellé s'appliquerait lui-même.

2 - Chez Frege comme chez les empiristes, le nombre est toujours capturé par une opération qui a pour fonction de faire le plein, par un rassemblement, ou par cette opération que Frege appelle correspondance bi-univoque et qui a exactement la fonction de rassembler exhaustivement tout un champ d'objets. L'activité d'un sujet d'un côté et de l'autre l'opération logique d'équivalence, ont la même fonction. Il faudra en tirer les conséquences.

JACQUES-ALAIN MILLER

LA SUTURE
(ELEMENTS DE LA LOGIQUE DU SIGNIFIANT)

Il n'a pas le droit de se mêler de psychanalyse celui qui n'a pas acquis, d'une analyse personnelle, ces notions précises que seule, elle est capable de délivrer. De la rigueur de cet interdit, prononcé par Freud dans ses Nouvelles Conférences sur la psychanalyse, vous êtes, Mesdames et Messieurs, sans aucun doute, très respectueux.

Aussi, articulée en dilemme, une question se pose-t-elle pour moi à votre propos.

Si, transgressant les interdits, c'est de psychanalyse que je vais parler, - à écouter quelqu'un dont vous savez qu'il est incapable de produire le titre qui autoriserait votre créance, que faites-vous ici ?

Ou bien, si mon sujet n'est pas de psychanalyse, - vous qui reconduisez si fidèlement vos pas vers cette salle pour vous entendre être entretenus des problèmes relatifs au champ freudien, que faites-vous donc ici ?

Que faites-vous ici vous surtout, Mesdames, Messieurs les analystes, vous qui avez entendu cette mise en garde, à vous tout particulièrement adressée par Freud, de ne pas vous en remettre à ceux qui de votre science ne sont pas les adeptes directs, à tous ces soi-disant savants, comme dit Freud, à tous ces littérateurs qui font cuire leur petit potage sur votre feu sans même se montrer reconnaissants de votre hospitalité ? Que si celui qui fait office dans vos cuisi-

nes de maître-queux pouvait bien s'amuser à laisser un pas même gâte-sauce s'emparer de cette marmite dont il est si naturel qu'elle vous tienne à cœur puisque c'est d'elle que vous tirez votre substance, il n'était pas sûr, et j'en ai, je l'avoue, douté, qu'un petit potage mijoté de cette façon, vous soyez disposés à le boire. Et pourtant, vous êtes là Permettez que je m'émerveille un instant de votre assistance, et de ce privilège d'avoir pour un moment le loisir de manipuler cet organe précieux entre tous ceux dont vous avez l'usage, votre oreille.

C'est sa présence ici, maintenant, que je dois m'employer à lui justifier, par des raisons au moins qui soient avouables.

Je ne la ferai pas attendre. Cette justification tient en ceci qui ne saurait la surprendre après les développements dont depuis le début de l'année scolaire elle a été enchantée à ce séminaire que le champ freudien n'est pas représentable comme une surface close. L'ouverture de la psychanalyse n'est pas l'effet du libéralisme, de la fantaisie, voire de l'aveuglement de celui qui s'est institué à la place de son gardien. Si, de n'être pas situé en son intérieur, on n'est pas rejeté pour autant dans son extérieur, c'est qu'en un certain point, exclu d'une topologie restreinte à deux dimensions, ils se rejoignent, et la périphérie traverse la circonscription.

Que ce point je puisse le reconnaître, l'occuper, voilà que vous échappez au dilemme que je vous présentais, et qu'à bon droit vous êtes des auditeurs en ce lieu. Vous saisissez par là, Mesdames, Messieurs, combien vous êtes impliqués dans l'entreprise que je forme, combien vous êtes à son succès profondément intéressés.

*
*
*

CONCEPT DE LA LOGIQUE DU SIGNIFIANT

Ce que je vise à restituer, rassemblant un enseignement épars dans l'œuvre de Jacques Lacan, doit être désigné du nom de : logique du signifiant, - logique générale en ce que son fonctionnement est formel par rapport à tous les champs du savoir, y compris celui de la psychanalyse, qu'en s'y spécifiant elle régit, - logique minimale pour autant qu'y sont données les seules pièces indispensables à lui assurer une marche réduite à un mouvement linéaire, s'engendrant uniformément en chaque point de son parcours nécessaire. Que cette logique se dise "du signifiant" révise la partialité de la conception qui

en limiterait la validité au champ où, comme catégorie, il a pris naissance ; en corriger la déclinaison linguistique prépare une importation que dans d'autres discours nous ne manquerons pas de faire, une fois son essentiel ressaisi.

Le bénéfice principal de ce procès qui tend au minimum ce doit être l'économie la plus grande de la dépense conceptuelle, dont il est par suite à craindre qu'elle ne vous dissimule que les conjonctions qui s'y accomplissent entre certaines fonctions sont assez essentielles pour ne pouvoir être négligées sans dévoyer les raisonnements proprement analytiques.

A considérer le rapport de cette logique à celle que nous appellerons logicienne, on le voit singulier par ceci que la première traite de l'émergence de l'autre et qu'elle doit se faire connaître comme logique de l'origine de la logique - c'est dire qu'elle n'en suit pas les lois, et que, prescrivant leur juridiction, elle tombe hors de leur juridiction.

Cette dimension de l'archéologique s'atteint au plus court par un mouvement de rétroaction à partir du champ logique précisément, où sa méconnaissance la plus radicale parce que la plus proche de sa reconnaissance s'accomplit.

Ce que cette démarche répète de celle que Jacques Derrida nous a appris être exemplaire de la phénoménologie (1) ne dissimulera qu'aux gens pressés cette différence cruciale que la méconnaissance ici prend son départ de la production du sens. Disons qu'elle n'est pas constituée comme un oubli, mais comme un refoulement.

Nous choisissons pour la désigner le nom de suture. La suture nomme le rapport du sujet à la chaîne de son discours ; on verra qu'il y figure comme l'élément qui manque, sous l'espèce d'un tenant-lieu. Car, y manquant, il n'en est pas purement et simplement absent. Suture par extension, le rapport en général du manque à la structure dont il est élément, en tant qu'il implique position d'un tenant-lieu.

Cet exposé est pour articuler le concept de la suture, non dit comme tel par Jacques Lacan, bien qu'à tout instant présent dans son système.

Qu'il vous soit bien clair que ce n'est pas en philosophe ou en apprenti philosophe que je parle en ce lieu - si le philosophe est celui dont Henri Heine dit, dans une phrase citée par Freud qu'"avec ses

(1) cf. Husserl : "L'origine de la géométrie" - Traduction et introduction de Jacques Derrida. PUF (1962).

bonnets de nuit et les lambeaux de sa robe de chambre, il bouche les trous de l'édifice universel". Mais gardez-vous de croire que la fonction de suturation lui est particulière : ce qui spécifie le philosophe, c'est la détermination du champ de son exercice comme "édifice universel". Il importe que vous soyez persuadés que le logicien, comme le linguiste, à son niveau, suture. Et, tout autant, qui dit "je".

Percer la suture demande qu'on traverse ce qu'un discours explicite de lui-même - qu'on distingue, de son sens, sa lettre. Cet exposé s'occupe d'une lettre - morte. Il la fait vivre. Qu'on ne s'étonne pas que le sens en meure.

Le fil conducteur de l'analyse est le discours tenu par Gottlob Frege dans ses "Grundlagen der Arithmetik" (1), privilégié pour nous parce qu'il questionne ces termes que l'axiomatique de Peano, suffisante à construire la théorie des nombres naturels, accepte comme premiers, à savoir le terme de zéro, celui de nombre et celui de successeur (2). Cette mise en cause de la théorie, à débooster, de l'axiomatique où elle se consolide, son suturant, le livre.

* * *

LE ZERO ET LE UN

La question, dans sa forme la plus générale, s'énonce :
qu'est-ce qui fonctionne dans la suite des nombres entiers naturels à quoi il faut rapporter leur progression ?

La réponse, je la livre avant de l'atteindre, est que :

dans le procès de la constitution de la suite, dans la genèse de la progression, la fonction du sujet, méconnue, opère.

(1) Texte et traduction anglaise publiés sous le titre "The foundations of arithmetic" - Basil Blackwell (1953).

(2) Aucun des infléchissements apportés par Frege à sa visée n'importera à notre lecture, qui se tiendra donc en deçà de la thématisation de la différence du sens à la référence. - comme de la définition du concept plus tard introduite à partir de la prédication, d'où se déduit sa non-saturation.

A coup sûr cette proposition prend figure de paradoxe pour qui n'ignore pas que le discours logique de Frege s'entame par l'exclusion de ce qui, dans une théorie empiriste, s'avère essentiel à faire passer la chose à l'unité et la collection des unités à l'unité du nombre : la fonction du sujet, en tant qu'elle supporte les opérations de l'abstraction et de l'unification.

Pour l'unité ainsi assurée à l'individu comme à la collection, elle ne perdure qu'autant que le nombre fonctionne comme son nom. De là s'origine l'idéologie qui du sujet fait le producteur de la fiction, sauf à le reconnaître comme le produit de son produit - idéologie où le discours logique se conjugue au psychologique, le politique tenant dans la rencontre une position maîtresse qu'on voit s'avouer chez Occam, se dissimuler chez Locke, avant de se méconnaître en sa postérité.

Un sujet donc, défini par des attributs dont l'envers est politique, disposant comme de pouvoirs d'une faculté de mémoire nécessaire à clore la collection sans laisser des éléments qui sont interchangeables se perdre, et de répétition opérant inductivement, nul doute que ce soit lui que Frege, se dressant d'entrée de jeu contre la fondation empiriste de l'arithmétique, exclut du champ où le concept du nombre a à apparaître.

Mais si on tient que le sujet ne se réduit pas, dans sa fonction la plus essentielle, au psychologique, son exclusion hors du champ du nombre s'identifie à la répétition. Ce qu'il s'agit de montrer.

Vous savez que le discours de Frege se développe à partir du système fondamental constitué des trois concepts du concept, de l'objet et du nombre, et de deux relations : la première, du concept à l'objet, la subsumption ; la seconde, du concept au nombre, qui sera pour nous l'assignation. Un nombre est assigné à un concept qui subsume des objets.

Le spécifiquement logique tient à ce que chaque concept n'est défini et n'a d'existence que par la seule relation qu'il entretient, comme subsumant, avec le subsumé. De même, l'existence d'un objet ne lui vient que de tomber sous un concept, aucune autre détermination ne concourt à son existence logique, si bien que l'objet prend son sens de sa différence d'avec la chose intégrée, par sa localisation spatio-temporelle, au réel.

Par où vous voyez la disparition qui doit s'effectuer de la chose pour qu'elle apparaisse comme objet - qui est la chose en tant qu'elle est une.

Il vous apparaît que le concept opérant dans le système, formé à partir de la seule détermination de la subsumption, est un concept redoublé : le concept de l'identité à un concept.

Ce redoublement, induit dans le concept par l'identité, donne naissance à la dimension logique, parce qu'effectuant la disparition de la chose, il provoque l'émergence du numérable.

Par exemple : si je rassemble ce qui tombe sous le concept : "l'enfant d'Agamemnon et de Cassandre", je convoque pour les subsumer Pélops et Télédamos. A cette collection je ne peux assigner un nombre qu'en faisant jouer le concept "identique au concept : enfant d'Agamemnon et de Cassandre". Par l'effet de la fiction de ce concept, les enfants interviennent maintenant en tant que chacun est, si l'on veut, appliqué à soi-même, - ce qui le transforme en unité, le fait passer au statut d'objet comme tel numérable. Le un de l'unité singulière, cet un de l'identique du subsumé, cet un là est ce qu'a de commun tout nombre d'être avant tout constitué comme unité.

Vous déduirez de ce point la définition de l'assignation du nombre : selon la formule de Frege, "le nombre assigné au concept F est l'extension du concept "identique au concept F"".

Le système ternaire de Frege a pour effet de ne laisser à la chose que le support de son identité à soi, en quoi elle est objet du concept opérant, et numérable.

Du procès que je viens de suivre je m'autorise à conclure cette proposition, dont nous verrons tout à l'heure l'incidence, que l'unité qu'on pourrait dire unifiante du concept en tant que l'assigne le nombre se subordonne à l'unité comme distinctive en tant qu'elle supporte le nombre.

Quant à la position de l'unité distinctive, son fondement est à situer dans la fonction de l'identité qui, conférant à toute chose du monde la propriété d'être une, accomplit sa transformation en objet du concept (logique).

A ce point de la construction, vous sentirez le poids de la définition de l'identité que je vais présenter.

Cette définition, qui doit donner son sens vrai au concept du nombre, ne lui doit rien emprunter (1). - à cette fin d'engendrer la numération.

(1) C'est pourquoi il faut dire identité et non pas égalité.

Cette définition, pivotale dans son système, Frege la demande à Leibniz. Elle tient dans cet énoncé : eadem sunt quorum unum potest substitui alteri salva veritate. Identiques, les choses dont l'une peut être substituée à l'autre salva veritate, sans que la vérité se perde.

Sans doute mesurez-vous l'importance de ce qui s'accomplit dans cet énoncé : l'émergence de la fonction de la vérité. Pourtant ce qu'il tient pour acquis importe plus que ce qu'il exprime. A savoir, l'identité-à-soi. Qu'une chose ne puisse être substituée à elle-même, et qu'en est-il de la vérité ? Absolue est sa subversion.

Si on suit l'énoncé de Leibniz, la défaillance de la vérité, dont la possibilité un instant est ouverte, sa perte dans la substitution à une chose d'une autre, serait aussitôt suivie de son rétablissement dans une nouvelle relation : la vérité se retrouve en ce que la chose substituée, parce qu'identique à elle-même, peut faire l'objet d'un jugement et entrer dans l'ordre du discours ; identique-à-soi, elle est articulable.

Mais qu'une chose ne soit pas identique à soi subvertit le champ de la vérité. le ruine et l'abolit.

Vous saisissez en quoi la sauvegarde de la vérité est intéressée à cet identique à soi qui connote le passage de la chose à l'objet. L'identité-à-soi est essentielle à ce que soit sauve la vérité.

La vérité est. Chaque chose est identique à soi.

Faisons maintenant fonctionner le schéma de Frege, c'est-à-dire parcourons cet itinéraire scandé en trois étapes, qu'il nous prescrit. Soit une chose X du monde. Soit le concept, empirique, de cet X. Le concept qui prend place dans le schéma n'est pas ce concept empirique, mais celui qui le redouble, étant "identique au concept de X". L'objet qui tombe sous ce concept est X lui-même, comme unité. En cela, le nombre, et c'est le troisième terme du parcours, à assigner au concept de X sera le nombre 1. Ce qui veut dire que cette fonction du nombre 1 est répétitive pour toutes les choses du monde. C'est donc que ce 1 n'est que l'unité qui constitue le nombre comme tel, et non pas le 1 dans son identité personnelle de nombre, à sa place particulière, avec son nom propre, dans la suite des nombres. Sa construction, de plus, demande qu'on convoque pour la transformer, une chose du monde - ce qui ne se peut, dit Frege : le logique ne doit se soutenir que de soi.

Pour que le nombre passe de la répétition du 1 de l'identique à sa succession ordonnée, pour que la dimension logique gagne décidément son autonomie, il faut que sans nul rapport au réel le zéro apparaisse.

Son apparition, on l'obtient parce que la vérité est. Zéro est le nombre assigné au concept "non-identique à soi". En effet, soit le concept "non-identique à soi". Ce concept, d'être concept, a une extension, subsume un objet. Lequel ? Aucun. Puisque la vérité est, aucun objet ne vient à la place du subsumé de ce concept, et le nombre qui qualifie son extension est zéro.

Dans cet engendrement du zéro, j'ai mis en évidence qu'il est soutenu par cette proposition que la vérité est. Si aucun objet ne tombe sous le concept de la non-identité-à-soi, c'est qu'il faut sauver la vérité. S'il n'y a pas de choses qui ne soient identiques à elles-mêmes, c'est que la non-identité à soi est contradictoire avec la dimension même de la vérité. A son concept, on assigne le zéro.

C'est l'énoncé décisif que le concept de la non-identité-à-soi est assigné par le nombre zéro qui suture le discours logique.

Car, et je traverse ici le texte de Frege, dans la construction autonome du logique par lui-même, il a été nécessaire, afin que fût exclue toute référence au réel, d'évoquer, au niveau du concept, un objet non-identique à soi - rejeté ensuite de la dimension de la vérité.

Le 0 qui s'inscrit à la place du nombre consomme l'exclusion de cet objet. Quant à cette place, dessinée par la subsomption, où l'objet manque, rien n'y saurait être écrit, et s'il y faut tracer un O, ce n'est que pour y figurer un blanc, rendre visible le manque.

Du zéro manque au zéro nombre, se conceptualise le non-conceptualisable.

Délaissons maintenant le zéro manque que j'ai révélé, pour considérer seulement ce qu'a produit l'alternation de son évocation et de sa révocation, le zéro nombre.

Le zéro entendu comme un nombre, qui assigne au concept subsumant le manque d'un objet, est comme tel une chose - la première chose non-réelle dans la pensée.

Si du nombre zéro, on construit le concept, il subsume, comme son seul objet le nombre zéro. Le nombre qui l'assigne est donc 1.

Le système de Frege joue par la circulation, à chacune des places qu'il fixe, d'un élément : du nombre zéro à son concept, de ce concept à son objet et à son nombre. Circulation qui produit le 1. (1).

(1) Je réserve le commentaire du paragraphe 76 qui donne la définition abstraite de la contiguïté.

Ce système est donc ainsi constitué que le 0 est compté pour 1. Le compte du 0 pour 1 (alors que le concept du zéro ne subsume dans le réel qu'un blanc) est le support général de la suite des nombres.

C'est ce que démontre l'analyse de Frege sur l'opération du successeur, laquelle consiste à obtenir le nombre qui suit n en lui ajoutant une unité : n' , successeur de n , est égal à $n + 1$, soit ... $n \dots (n + 1) = n'$... Frege ouvre le $n + 1$ pour découvrir ce qu'il en est du passage de n à son successeur.

Le paradoxe de cet engendrement, vous le saisirez aussitôt que je produirai la formule la plus générale du successeur à laquelle Frege parvienne : "le nombre assigné au concept : "membre de la suite des nombres naturels se terminant par n " suit immédiatement n dans la suite des nombres naturels".

Prenons un nombre. Voici le trois. Il nous sert à constituer le concept : "membre de la suite des nombres naturels se terminant par trois". Il se trouve que le nombre assigné à ce concept est quatre. Voilà venu le 1 du $n + 1$. D'où ?

Assigné à son concept redoublé, le nombre 3 fonctionne comme le nom unifiant d'une collection : réserve. Dans le concept du "membre de la suite des nombres naturels se terminant par 3", il est terme (élément, et élément final).

Dans l'ordre du réel, le 3 subsume 3 objets. Dans l'ordre du nombre, qui est celui du discours contraint par la vérité, ce sont les nombres que l'on compte : avant le 3, il y a 3 nombres - il est donc le quatrième.

Dans l'ordre du nombre, en plus il y a le 0, et le 0 compte pour 1. Le déplacement d'un nombre, de la fonction de réserve à celle de terme, implique sommation du 0. D'où le successeur. Ce qui dans le réel est absence pure et simple se trouve par le fait du nombre (par l'instance de la vérité) noté 0 et compté pour 1.

C'est pourquoi nous disons l'objet non-identique à soi provoqué - rejeté par la vérité, institué - annulé par le discours (la sub-somption comme telle) - en un mot, suturé.

L'émergence du manque comme 0, et du 0 comme 1 détermine l'apparition du successeur. Soit n ; le manque se fixe comme 0 qui se fixe comme 1 : $n + 1$; ce qui s'ajoute pour donner n' - qui absorbe le 1.

Assurément, si le 1 du $n + 1$ n'est rien d'autre que le compte du zéro, la fonction d'addition du signe + est superfétatoire, il faut restituer à la représentation horizontale de l'engendrement sa verticalité : le 1 est à prendre comme le symbole originaire de l'émergence du manque au champ de la vérité, et le signe + indique le franchissement, la transgression par laquelle le 0 manque vient à être représenté par 1, et produit, par cette différence de n à n' que vous avez reconnue comme un effet de sens, le nom d'un nombre.

La représentation logique érase cet étagement à trois niveaux. L'opération que j'ai effectuée le déplie. Si vous considérez l'opposition de ces deux axes, vous comprendrez ce qu'il en est de la suturation logique, et de la différence de la logique que je vous présente à la logique logicienne.

Que zéro est un nombre : telle est la proposition qui assure à la dimension de la logique sa fermeture.

Pour nous, nous avons reconnu dans le zéro nombre le tenant-lieu suturant du manque.

On se souviendra ici de l'hésitation qui s'est perpétuée chez Bertrand Russell au sujet de sa localisation (intérieure ? extérieure à la suite des nombres ?).

La répétition génératrice de la suite des nombres se soutient de ce que le zéro manque passe, selon un axe d'abord vertical, franchissant la barre qui limite le champ de la vérité pour s'y représenter comme un, s'abolissant ensuite comme sens dans chacun des noms des nombres qui sont pris dans la chaîne métonymique de la progression successoriale.

De même que vous aurez soin de distinguer le zéro comme manque de l'objet contradictoire, de celui qui suture cette absence dans la suite des nombres, vous devrez distinguer le 1, nom propre d'un nombre, de celui qui vient à fixer dans un trait le zéro du non-identique à soi suturé par l'identité-à-soi, loi du discours au champ de la vérité. Le paradoxe central que vous avez à comprendre (c'est celui, vous le verrez dans un instant, du signifiant au sens lacanien) est que le trait de l'identique représente le non-identique, d'où se déduit l'impossibilité de son redoublement (1), et par là la structure de la répétition, comme procès de la différenciation de l'identique.

(1) Et, à un autre niveau, l'impossibilité du métalangage (voir le texte de Jacques Lacan dans ce numéro).

Or, si la suite des nombres, métonymie du zéro, commence par sa métaphore, si le 0 membre de la suite comme nombre n'est que le tenant-lieu suturant de l'absence (du zéro absolu) qui se véhicule dessous la chaîne selon le mouvement alternatif d'une représentation et d'une exclusion - qu'est-ce qui fait obstacle à reconnaître dans le rapport restitué du zéro à la suite des nombres, l'articulation la plus élémentaire du rapport qu'avec la chaîne signifiante entretient le sujet ?

L'objet impossible, que le discours de la logique convoque comme le non-identique à soi et rejette comme le négatif pur, qu'il convoque et rejette pour se constituer comme ce qu'il est, qu'il convoque et rejette n'en voulant rien savoir, nous le nommons, pour autant qu'il fonctionne comme l'excès opérant dans la suite des nombres : le sujet.

Son exclusion hors du discours qu'intérieurement il intime est : suture.

Si nous déterminons maintenant le trait comme le signifiant, si nous fixons au nombre la position du signifié, il faut considérer le rapport du manque au trait comme logique du signifiant.

* * *

RAPPORT DU SUJET ET DU SIGNIFIANT

En effet, le rapport dit, dans l'algèbre lacanienne, du sujet au champ de l'Autre (comme lieu de la vérité) s'identifie à celui que le zéro entretient avec l'identité de l'unique comme support de la vérité. Ce rapport, en tant qu'il est matriciel, ne saurait être intégré dans une définition de l'objectivité, - c'est là ce que doctrine le docteur Lacan. L'engendrement du zéro, à partir de cette non-identité à soi sous le coup de laquelle aucune chose du monde ne tombe, vous l'illustre.

Ce qui constitue ce rapport comme la matrice de la chaîne doit être isolé dans cette implication qui fait déterminante de l'exclusion du sujet hors du champ de l'Autre, sa représentation dans ce champ sous la forme de l'un de l'unique, de l'unité distinctive, nommé par Lacan "l'unaire". Dans son algèbre, cette exclusion est marquée par la barre qui vient affliger le S du sujet devant le grand A, et que l'identité du sujet déplace, selon l'échange fondamental de la logique du signifiant, sur le A, déplacement dont l'effet est l'émergence de la signification signifiée au sujet.

Inentamée par l'échange de la barre, se maintient cette ex-rériorité du sujet à l'Autre, instituant l'inconscient.

Car, - s'il est clair que la tripartition qui établit 1) le signifié-au-sujet, 2) la chaîne signifiante dont l'altérité radicale par rapport au sujet le retranche de son champ, et enfin 3) le champ extérieur de ce rejet, ne peut pas être recouverte par la dichotomie linguistique du signifié et du signifiant, - si la conscience du sujet est à situer au niveau des effets de signification régis, au point qu'on peut les dire ses reflets, par la répétition du signifiant, - si la répétition elle-même est produite par l'évanouissement du sujet et son passage comme manque, - alors il n'est rien que l'inconscient qui puisse nommer la progression constitutante de la chaîne dans l'ordre de la pensée.

Au niveau de cette constitution, la définition du sujet le réduit à la possibilité d'un signifiant de plus.

N'est-ce pas en définitive à cette fonction de l'excès, qu'on peut ramener le pouvoir de thématisation qu'assigne au sujet, pour donner à la théorie des ensembles son théorème d'existence, Dedekind ? La possibilité de l'existence de l'infini dénombrable s'explique par ceci qu'"à partir du moment qu'une proposition est vraie, je peux toujours en produire une seconde, à savoir que la première est vraie, ainsi de suite à l'infini". (1).

Pour que le recours au sujet comme fondateur de l'itération ne soit pas un recours à la psychologie, il suffit de substituer à la thématisation la représentation du sujet (en tant que signifiant), qui exclut la conscience parce qu'elle ne s'effectue pas pour quelqu'un, mais, dans la chaîne, au champ de la vérité, pour le signifiant qui la précède.

Lorsque Lacan met en regard de la définition du signe comme ce qui représente quelque chose pour quelqu'un, celle du signifiant comme ce qui représente le sujet pour un autre signifiant, il met en avant qu'en ce qui concerne la chaîne signifiante, c'est au niveau de ses effets et non de sa cause que la conscience est à situer. L'insertion du sujet dans la chaîne est représentation, nécessairement corrélative d'une exclusion qui est un évanouissement.

Si maintenant on essayait de dérouler dans le temps le rapport qui engendre et soutient la chaîne signifiante, il faudrait tenir compte de ce que la succession temporelle est sous la dépendance de la linéarité de la chaîne. Le temps de l'engendrement ne peut être que

(1) Dedekind cité par Cavaillès. ("Philosophie mathématique", p. 124 - Hermann - 1962).

circulaire, et c'est pourquoi ces deux propositions sont vraies en même temps, qui énoncent l'antériorité du sujet sur le signifiant, et celle du signifiant sur le sujet, mais il n'apparaît comme tel qu'à partir de l'introduction du signifiant. La rétroaction, c'est essentiellement ceci : la naissance du temps linéaire. Il faut garder ensemble les définitions qui font du sujet l'effet du signifiant, et du signifiant le représentant du sujet : rapport circulaire, pourtant non réciproque.

A traverser le discours logique au point de sa plus faible résistance, celui de sa suture, vous voyez articulée la structure du sujet comme "battement en éclipses", tel ce mouvement qui ouvre et ferme le nombre, délivre le manque sous la forme du 1 pour l'abolir dans le successeur.

Le +, vous avez compris la fonction inédite qu'il prend dans la logique du signifiant (signe, non plus de l'addition, mais de cette sommation du sujet au champ de l'Autre, qui appelle son annulation). Il reste à le désarticuler pour séparer le trait unaire de l'émergence, et la barre du rejet : on manifeste par cette division du sujet qui est l'autre nom de son aliénation.

On en déduira que la chaîne signifiante est structure de la structure.

Si la causalité structurale (causalité dans la structure en tant que le sujet y est impliqué) n'est pas un vain mot, c'est à partir de la logique minimale ici développée qu'elle trouvera son statut.

A plus tard, la construction de son concept.

SERGE LECLAIRE

L'ANALYSTE A SA PLACE ?

Je vais essayer de dire en quoi la position du psychanalyste est irréductible à toute autre et peut-être, à proprement parler, inconcevable, en prenant appui sur l'exposé de J. A. Miller du 24 février.

Dans son entreprise d'interroger les fondements de la logique, de la logique qu'il nomme logicienne, et de rassembler dans l'œuvre de Lacan les éléments d'une logique du signifiant, Miller en arrive à nous présenter lui-même un discours logique, ou même archéologique, comme il le dit, susceptible de comprendre le discours issu de l'expérience analytique.

Or, pour en venir à un tel discours, il faut, si je puis dire, tenir ferme le point qui rend possible l'articulation d'un discours logique, c'est-à-dire ce point qui nous est par Miller présenté comme le point faible autant que le point crucial de tout discours, à savoir le point de suture.

Il faut comprendre nous rappelle Miller, que "la fonction de suturation, n'est pas particulière au philosophe". "Il importe que vous soyez persuadés", insiste-t-il "que le logicien, comme le linguiste, à son niveau, suture".

J'en suis bien persuadé. Il est clair que Miller, lui aussi logicien, ou archéologicien, lui aussi suture. Mais voilà où est la différence : l'analyste, lui quoi qu'il en ait, et même quand il tente de

discourir sur l'analyse, l'analyste ne suture pas, ou tout au moins, il devrait s'efforcer de se garder de cette passion.

Je pourrais m'arrêter là. Ce serait évidemment la forme la plus brève. Néanmoins, je voudrais essayer d'argumenter un peu plus. En quoi consiste ce point de suture dont il est fait état ?

Une proposition qui constitue l'un des pivots de l'exposé de Miller, est celle-ci : "c'est dans l'énoncé décisif que le nombre assigné au concept de la non-identité à soi est zéro que se suture le discours logique".

Loin de moi l'idée de contester l'importance de cette remarque. Mais, je voudrais aller plus loin. L'introduction de ce concept de la non-identité à soi succède au concept leibnizien de l'identité à soi qui est avancé par Frege, à savoir : "Identiques sont les choses dont l'une peut être substituée à l'autre sans que la vérité se perde". C'est à partir de là que l'on en arrive à cette autre proposition : "La vérité est : chaque chose est identique à soi". Qu'est-ce que c'est que cette chose identique à soi ? C'est la chose en tant qu'elle est une, c'est-à-dire l'objet. Chaque chose est identique à soi, ce qui permet à l'objet (la chose en tant qu'une) de tomber sous un concept. Il faut que la chose soit identique à elle-même pour que la vérité soit sauve : là, nous pourrions trouver ce qui fait l'accent majeur non seulement du livre de Frege, mais de l'exposé de Miller, à savoir, sauver la vérité. L'analyste, lui, n'a pas nécessairement le souci de sauver la vérité.

L'analyste dirait volontiers, moi au moins, "la vérité est aussi". Mais la réalité est aussi. Et la réalité, pour l'analyste, impose d'envisager la chose en tant qu'elle n'est pas une, d'envisager la possibilité du non-identique à soi.

Frege certes le fait, mais en bloquant tout de suite, comme le montre Miller, le non-identique à soi par le nombre zéro.

Si l'on renonce, pour un temps, au sauvetage de la Vérité, qu'est-ce qui apparaît ? Je dirais, pour moi, que c'est la différence radicale, autrement dit la différence sexuelle.

Nous pouvons en trouver une référence extrêmement précise dans l'œuvre de Freud. Au moment où discutant de la réalité de la scène primitive, à propos de l'observation de l'Homme aux Loups, il s'intéresse à la problématique de la castration, dans ses rapports avec l'érotisme anal, il lui vient cette expression curieuse d'un concept inconscient.

Il s'agit certes d'une unité, le concept, mais elle recouvre des choses non identiques à elles-mêmes : dans son exemple, les fèces, l'enfant ou le pénis et, pourquoi pas, le doigt, le doigt coupé ou le petit bouton sur le nez, voire le nez. La notion de concept inconscient surgit sous la plume de Freud pour connoter l'unité de petites choses indifférentes, mais pouvant être séparées du corps. Peut-être avons-nous là le concept, la réalité d'une chose non-identique à elle-même (1).

Lorsque je dis que l'analyste ne suture pas, c'est parce qu'il lui est nécessaire, dans son expérience, que le zéro même ne serve pas à cacher la vérité d'une différence radicale, d'une différence à soi qui s'impose en dernière analyse devant l'irréductibilité de la réalité sexuelle.

Qui ne suture pas, peut voir la réalité du sexe sous-tendue par la fondamentale castration. Il peut envisager l'éénigme de la génération. Non seulement celle de l'engendrement de la suite des nombres, mais de la génération des hommes.

Le domaine de l'analyste est un domaine nécessairement avéridique, tout au moins dans son exercice. L'analyste se refuse à suturer, vous ai-je dit. En fait, il ne construit pas un discours, même quand il parle. Fondamentalement, et c'est en cela que la question de l'analyste est irréductible, l'analyste est à l'écoute. Il est à l'écoute de quoi ? du discours de son patient, et dans le discours de son patient, ce qui l'intéresse, c'est précisément de savoir ce qui s'est fixé pour lui au point de suture. Que Miller se situe, lui, pour nous parler, en un point d'une topologie ni ouverte ni fermée, nous lui en donnons acte, mais l'analyste, lui, est plutôt comme le sujet de l'inconscient, c'est-à-dire qu'il n'a pas de place et ne peut pas en avoir.

Je conçois que cette position ou cette non-position de l'analyste puisse donner le vertige au logicien, au passionné de la vérité. Car il est en effet le témoin dans son action, de cette différence radicale entre un désirant suturé et un qui se refuse à suturer, un non-suturant, un désirant-ne-pas-suturer. Je sais bien que d'une certaine façon cette position est insupportable. Mais je crois que, quoi qu'on en fasse, nous n'en avons pas fini et vous non plus Miller, vous n'en avez pas fini, de tenter de mettre, ou comme on dit, remettre l'analyste à sa place. Heureusement d'ailleurs. Qu'il s'y mette tout seul, ça arrive par lassitude, ou qu'on tente de l'y contraindre. Une seule chose est sûre : le jour où l'analyste sera à sa place, il n'y aura plus d'analyse.

(1) Le docteur Leclaire donne ici un autre exemple, que nous ne reproduisons pas : ce sera le thème d'une séance du séminaire de l'E.N.S.

COMPTER
AVEC
LA PSYCHANALYSE

Séminaire de l'Ecole Normale Supérieure

1965-1966

COMPTER AVEC LA PSYCHANALYSE

La pratique de la cure psychanalytique confronte celui qui l'approche à l'existence du sujet désirant ; ce sujet, que l'on peut dire sujet de l'inconscient ne trouve de place dans aucune psychologie de même qu'il semble exclu de toute logique des énoncés. Aussi le psychanalyste, engagé dans son expérience, doit-il nécessairement considérer - comme J. Lacan l'a souligné - les références fondamentales de ce sujet que sont, et l'altérité, et le signifiant, dans leurs rapports avec la réalité de la différence sexuelle et le mythe de l'objet perdu. En même temps que l'inconscient et que la fonction centrale du manque, se dévoilent ainsi les impasses du savoir et l'ordre du fantasme.

Compter avec la psychanalyse est une nécessité devant laquelle l'esquive est de règle : pour tenter cependant d'entrer dans cette histoire très présente, il suffira sans doute de rappeler que sur la connaissance du sujet qui désire et qui dit, le conte n'est jamais clos.

Serge LECLAIRE

PARLER AVEC LE PSYCHANALYSTE

(17 novembre 1965)

En vue de dessiner l'espace où pourra se développer le travail du séminaire, J.C. Milner marque les implications d'un choix du Dr Leclaire : partir de l'expérience et non pas des textes freudiens. Dans l'opposition qui situe ces deux départs, devait apparaître la nécessaire référence à la doctrine lacanienne, en tant qu'elle est introduction de l'instance théorisante, - et de ce fait, la possible articulation du projet du Dr Leclaire à ce qui doit faire l'unité de son auditoire : l'enquête épistémologique où l'attention à la psychanalyse se soutient de pouvoir en celle-ci reconnaître le registre du discours et de son analyse.

EXPOSE DU Dr LECLAIRE -

INTRODUCTION : Entre le récit d'expériences cliniques et la référence au texte de la théorie freudienne, doit se dégager la place de la pratique analytique. Il faut donc, au départ, ne pas méconnaître la nouveauté d'un tel séminaire en tant qu'initiation de non-analystes à la psychanalyse, et comprendre que, pour nous, ici, compter avec la psychanalyse passe par le défilé d'un certain dialogue avec le psychanalyste.

Cette pratique de l'analyste exige de ce dernier une perpétuelle défiance - dans tous les cas qu'il rencontre et à tous les niveaux de leur abord de la lettre et de l'évidence première du sens qu'elle propose. Esquiver cet prégnance des sens premiers, laisser place à l'évanescence, instant du dévoilement d'un ordre de sens, rencontrer enfin une butée sur quoi arrêter s'essentiel dérobement, tels sont les trois temps ou mouvements de l'analyste dans sa pratique considérée indissociablement comme interprétation et comme cure.

PREMIER TEMPS : L'ESQUIVE

L'esquive, c'est d'abord, au niveau du diagnostic, le refus de lire le tableau clinique, aussi complet et révélateur qu'il soit, le nom de la maladie. Une malade, examinée par trois médecins, a pu être diagnostiquée successivement comme mélancolique légère, dépressive, paranoaque mineure, homosexuelle ... En fait, l'analyste, professionnellement ne devrait jamais s'arrêter à un diagnostic. L'esquive est la dimension nécessaire d'un certain abord de l'inconscient.

Jusqu'où va se continuer ce mouvement de recul ? L'exemple du "rêve au quartier de peau d'orange" laisse entrevoir l'extrême foisonnement de associations du patient, chaque élément servant de point de départ à une chaîne d'association (le jus, la peau, la déhiscence du pôle etc).

Ces éléments discrets risquent de faire lever des échos à l'oreille de l'analyste : soit d'autres éléments apportés par ses propres associations, soit, ce qui est moins grave, des structures ou des formes de la théorie freudienne, qui viennent donner sens en les ordonnant, à certains éléments des associations du patient.

Cette esquive, principe de méthode, par quoi l'analyse refuse de privilégier un sens et livre un champ à orientations multiples qui donne le vertige, amène à poser la question : "quoi privilégier ?" C'est de cela qu'il faut faire la théorie.

*

SECOND TEMPS : L'EVANESCENCE OU L'INSTANT
DU DEVOILEMENT

Il faut se détacher du vertige né de la multiplicité des ordres possibles dans leur altérité relative à l'intérieur du champ des associations, pour laisser venir à l'oreille un ordre autre, l'inconscient.

L'histoire de l'homme aux météores, permet de saisir l'altérité radicale de cet ordre : la défenestration, lue d'abord par le médecin comme tentative de suicide dans le texte où le champ de la dépression, devient, une fois rétablie par le malade dans le champ de son délire, moment d'une histoire hallucinatoire.

Comment penser cette altérité ? son statut peut être éclairé par trois analogies tirées des domaines :

- de la musique : la musique de jazz entendue en même temps et sous la musique du quatuor lorsque le poste est mal réglé,
- de la peinture : le tableau recouvert par une seconde peinture, et apparaissant à travers ce dernier au moyen de la radioscopie,
- de l'écriture : le message écrit à l'encre sympathique sous un message chiffré.

Pour laisser l'inconscient se montrer, l'analyste doit donc se défaire de la fascination d'un certain sens articulé dans une certaine logique, fût-elle celle de la théorie freudienne. Dans tel cas évoqué, une première interprétation cohérente et bien appuyée dans l'arsenal de la théorie freudienne livre une structure inconsciente selon la lettre de la théorie, mais qui se révèlera n'être, en fait chez tel patient, que préconsciente ; le véritable "sens inconscient" se dévoilera à la faveur du jeu sur une suite de mots du type : l'essence du nombre, ou, les sens d'une ombre ?

Ainsi l'efficace d'une analyse et la sûreté d'une interprétation n'obéissent pas à une logique du sens, mais suivent plutôt des voies à dominance purement formelle, brisant les mots en syllabes et les saisissant souvent comme suite de lettres : on se référera sur ce point à l'analyse célèbre développée par Freud à propos de l'oubli du nom de Signorelli (1). L'une des marques qu'il s'agissait bien là de l'inconscient apparaît avec l'instantanéité de la certitude et le sentiment de libération qui accompagnent le retour à la conscience du nom cherché. Ainsi, il faut s'attacher à repérer et saisir le temps d'ouverture de l'inconscient, c'est-à-dire celui où on accède à cet autre ordre. Le plus

(1) *Psychopathologie de la vie quotidienne*, C. W. IV-6 (édit. franç. p. 2) et "Sur le mécanisme psychique de l'oubli" C. W. I-520.

souvent, les coordonnées de ce temps d'ouverture sont difficilement repérables, soit qu'elles passent inaperçues, soit qu'elles se trouvent pointées de façon erronée. Il faut enfin noter que - et c'est là un point essentiel-, dans le temps du dévoilement, ce qui est dévoilé un instant tend à se figer aussitôt en une figure fantasmatique. Il se peut même qu'une telle formation, par sa fixité, aille jusqu'à bloquer le développement de la cure, comme dans le cas d'Ange Duroc, où le souvenir-clé fonctionne lui-même comme écran (1).

TROISIEME TEMPS : LA BUTEE

Le Dr Leclaire s'en tient ici à marquer la nécessité d'une butée, qui permette à l'analyste de fixer son mouvement de déroberement, et de fonder son choix. Cette butée, faut-il la chercher dans le biologique, comme Freud, dans la réalité d'une scène de séduction, ou dans celle de la scène primitive ? Mais peut-être, dans cette recherche de la butée, l'idée même de butée est-elle un fantasme de l'analyste, ayant pour fonction de clore et de figer l'espace mouvant de l'analyse, de fixer les décors. On essaiera de montrer, pour donner réponse à la question de la butée, que ce qui doit en tenir lieu est la référence phallique.

En CONCLUSION, si l'analyste, en tant que partisan de l'inconscient est nécessairement voué dans sa pratique, à toujours entendre l'autre chose, s'il est toujours là où on ne l'attend pas, s'il dérobe sa réponse à la demande comment parler avec lui ? C'est ce que ce séminaire doit mettre à l'épreuve

DISCUSSION -

Miller souligne que ce que manifeste l'analyse, c'est que la vérité atteinte est opérante. Cette efficacité, est-ce l'interprétation juste ? C'est-à-dire, l'efficace de la vérité est-elle inséparable de la connaissance théorique de ce qui se donne dans la pratique ? Puisqu'une pratique peut être efficace en toute méconnaissance de cause (ce qui est avéré dans le champ de la pratique politique), ne faut-il pas, pour tenir ici un discours rigoureux sur la pratique analytique, y faire fonctionner les trois concepts de vérité, de connaissance et d'action ?

(1) Voir l'histoire de ce cas dans "Le point de vue économique en psychanalyse" par S. Leclaire, dans l'Evolution Psychiatrique, 1965, n° 2, pp. 189-211.

Grosrichard, dans la ligne de la question ouverte par Miller, demande alors si le problème de la recherche de la butée est bien posé. N'y confond-on pas la recherche d'une butée théorique (ce serait le mouvement de Freud) pour la connaissance, avec la saisie d'une butée dans la pratique analytique ? Dans le "temps de la butée", n'assimile-t-on pas le temps de l'efficace de la vérité, qui peut être méconnu (Cf. l'Homme aux loups), avec celui de la connaissance, ou de l'interprétation juste, qui peut être inefficace (Cf. Ange Duroc).

Mathiot formule une question voisine à propos de la déclaration du Dr Leclaire que la butée peut être fantasme de théorie. Elle s'énonce en deux temps : 1/ Peut-on dire que la clôture de la psychanalyse sur des termes comme la biologie ou la référence historique réelle (scène primitive vécue) est fantasmatique en tant que système théorique et scientifique ? 2/ Dans quelle mesure ce caractère de fantasme subsiste-t-il dans l'analyse : peut-on lui attribuer la part de l'efficacité de l'analyse que l'on a reconnue distincte de la vérité ?

Hountondji, demandant : Qu'est-ce qui, dans les cas rapportés ici, nous permet de conclure que l'inconscient est un autre texte et non pas simplement une autre face du texte ? permet au Dr Leclaire d'expliciter l'intention de son séminaire, où l'expérience n'est pas invoquée comme preuve de la justesse de la théorie freudienne, mais comme point de départ d'une recherche théorique originale sur la pratique analytique.

(Compte-rendu d'A. GROSRICHD)

* * *

FANTASME ET THEORIE

(1er décembre 1965)

EXPOSE DU Dr LECLAIRE -

Pour cerner de plus près les rapports en psychanalyse entre la théorie et l'expérience, rapports différents d'un simple placage, le Dr Leclaire centre la séance sur la question du fantasme, lequel apparaît dans ce temps d'ouverture central à l'expérience.

Le fantasme n'est pas une formation imprécise, mais au contraire strictement définissable, à condition de le repérer correctement, c'est-à-dire à la place d'un trou. Ainsi, pour illustrer cette proposition par deux exemples il est rappelé :

- a) que, dans le cas de l'Homme aux Loups, le fantasme qui est au cœur du rêve se cadre dans une fenêtre ;
- b) que, dans l'histoire d'Ange Duroc, le souvenir-clé ou souvenir-écran d'une scène incestueuse apparaît lors de la mise en question de son "sac de peau comme menacé d'effraction".

Mais plutôt qu'à l'encadrement de l'ouverture, c'est d'abord à ce qui se passe dans le cadre, au fantasme lui-même, que le Dr Leclaire attache sa étude.

*

I - CARACTERES DU FANTASME DANS UNE APPROCHE FREUDIENNE.

Freud, dans le texte sur l'Inconscient (1) met en avant le caractère de mixte, d'hybride du fantasme pour autant qu'il participe à la fois du système CS - PCS et du système ICS : "D'une part, ils sont hautement organisés, non contradictoires ils ont mis à profit tous les avantages du système CS... ; d'autre part ils sont inconscients et incapables de devenir conscients. Ainsi, qualitativement, ils appartiennent au système PCS, mais, en fait, à l'ICS. C'est leur origine qui décide de leur destin". Et Freud compare alors le destin des fantasmes à celui des hommes de sang mêlé.

Les formations fantasmatisques, réparties du pôle le plus inconscient jusqu'à celui de la rêverie diurne, diversément pathologiques, renvoient toutes, quoiqu'en dise M. Klein, à une unité de structure du fantasme (2). Les variations qualitatives dépendent du mode de présence ou de détermination du sujet dans le scénario du fantasme : au pôle de la rêverie diurne, le sujet vit sa rêverie en première personne ; à l'autre pôle il n'y a pas subjectivation, le sujet fait partie de la scène. Les différentes formations fantasmatisques renvoient aussi à une unité de contenu : elles concernent toutes le surgissement du désir (fantasme des origines), ce qui fait que le fantasme fonctionne d'emblée comme appel à la théorie.

*

(1) "L'inconscient" G. W. X p. 289. Trad. Française, Gallimard, p. 137.

(2) cf. J. Laplanche et J.B. Pontalis : "Fantasme originale, fantasme des origines, origine du fantasme". Temps Modernes n° 215, avril 1964, et en particulier, citation d'une note de Freud : "Les Trois Essais", note 33 p. 174.

II - CLINIQUE DU FANTASME -

Exemple d'un fantasme de type obsessionnel, celui de "Chrysostome Coubeyrat" il se formule : "on le trouvera", s'associant à des souvenirs de pertes d'objets (anneau de foulard couteau), d'objets retrouvés (un face-à-main dans un car). L'évocation majeure est une broche perdue, que, dans la prime enfance du sujet, le père destinait à la mère. L'histoire de cette perte revient au jour avec l'ébranlement de la place du sujet dans la structure familiale (quand la venue possible d'un nouvel enfant semblait pouvoir le déloger de sa place de garçon-voulu-fille).

Deux références sont essentielles à la détermination de la structure du fantasme :

a - au corps :

L'évocation du fantasme dévoile qu'il est lié à un émoi localisé corporellement, "émoi distingué". Dans l'exemple donné, un émoi anal (l'anneau : sphincter) et un émoi dental : émoi de seuil, de passage.

b - au signifiant comme tel :

C'est-à-dire détaché de tout signifié : c'est ainsi que l'on peut interpréter l'insistance de Freud sur les "choses entendues" qui sont à l'origine du fantasme. En particulier les choses entendues prononcer par la mère : le nom par lequel elle appelle son enfant : "Pomme" dans ce cas, l'interpellation signifiante : "Pommé" est détachée du signifié commun : une pomme, mais non du désir de la mère. Ce qui explique que le fantasme gravite souvent autour du nom du sujet (dans l'exemple présent : "Chéri-Pomme-trouvera", Chrysostome Coubeyrat) (1).

Il semble n'y avoir que peu de formes fondamentales de fantasmes : fantasmes de séduction, de scène primitive, de castration. Mais ce qui fait, dans chaque cas l'extrême particularité du fantasme est le mode singulier d'ancre au corps (émoi distingué) et la chaîne qui le rattache à un ou plusieurs signifiants privilégiés.

(1) cf. aussi analyse de Philippe dans le volume sur l'Inconscient à paraître chez Desclée de Brouwer.

III - STRUCTURE ET FONCTION DU FANTASME (1)

La structure du fantasme apparaît comme binaire : deux termes différenciés X et Y, articulés par une scansion. Dans les analyses très approfondies, le fantasme se dévoile, en fait, sous la forme de jaculations enfantines du style : bou-bou, pa-ti, cou-cou, ou bien d'une séquence empruntée à de tels éléments, par exemple : "boupaticou". Mais le plus souvent on le retrouve seulement sous une forme déjà plus thématisée du type "on bat un enfant", ou "on le trouvera", où X et Y prennent fonction de sujet et d'objet. Dans la relation ainsi établie il faut noter que le mode de scansion est déterminé (battre, voir, toucher, etc ...) et que les deux termes, X et Y, bien qu'ils soient lieux de substitutions ou de permutations diverses, remplissent constamment les rôles de sujet et d'objet.

Ainsi, dans la formation fantasmatique, la place du sujet est-elle occupée en permanence par un terme réperable. Cette permanence du sujet du fantasme se présente à l'analyse comme ayant des liens privilégiés avec l'évanescence du sujet de l'inconscient.

C'est dire aussi que, dans la déhiscence (2) où il prend place, le fantasme a pour fonction, par la permanence qu'il assure (dans sa structure propre) du rôle du sujet, de répondre à l'évanescence du sujet de l'inconscient.

Le fantasme, en cette place, apparaît, à la fois comme un seuil (fenêtre du fantasme de l'Homme aux Loups, trou du terrier, ou surface du miroir, dans les aventures d'Alice) et, à la fois, comme cet autre monde (le pays merveilleux d'Alice ou le microcosme de la Nouvelle Mélusine). Le fantasme est tel un tableau étroitement ajusté dans l'ouverture d'une fenêtre (J. Lacan, 1962) ; sa fonction essentielle est de permanence et de fixité.

Le rapport de ces deux lieux dont le fantasme est à la fois le seuil et la perspective s'ordonne selon une topologie asymétrique. De même que se pose ici la question du rapport leurrant de l'intérieur et de l'extérieur (du type une scène sur une scène), de même se pose ici, fondamentalement, la question nécessaire du rapport du fantasme à la théorie. Dans la formalisation des rapports entre l'évanescence du sujet de l'inconscient, d'une part, et la permanence du rôle du sujet dans la fixité structurale du fantasme, on ne peut dire si le fantasme constitue la défaillance du sujet de l'inconscient, ou la comble. Un fait, pourtant, est certain, c'est que le sujet de l'inconscient, dans ses rapports possibles avec l'objet (objet du désir inconscient), est af-

(1) Ce paragraphe a été remanié par le Dr Leclaire, compte tenu de certains éléments apportés dans la discussion par J. A. Miller et J. C. Milner. Mais de ce fait, ces éléments ne figureront pas dans le présent compte-rendu.

(2) La situation et la nature du "trou", cadre de la fenêtre, sont envisagées dans l'exposé suivant (15. XII. 65) principalement dans leurs références au corps.

fecté par la singularité et la fixité du fantasme, pour autant que le fantasme scande une certaine relation privilégiée entre deux termes. On peut dire, en résumé, que le fantasme assure la représentation permanente du rapport évanescents d'un sujet à un objet.

Topologiquement, se rencontrent ici la singularité de l'inconscient et l'universalité de la théorie ; le fantasme est à la fois structuré et structurant dans un rapport sujet-objet tel que le thématise la théorie de la connaissance.

*

IV - UN FANTASME DE FREUD, dans ses rapports avec la découverte de la psychanalyse, et l'élaboration de sa théorie.

L'analyse détaillée du rêve de la monographie botanique (1) mène au désir qui l'anime : désir d'affirmer que le rêveur n'est pas un "fruit sec", mais, au contraire, un découvreur fécond. La très profonde passion de Freud pour les livres s'y révèle, certes, comme désir de connaître la mère, mais, plus précisément encore, comme passion d'une limite à franchir, de la transgression en elle-même.

Mais surtout, cette analyse conduit à dégager un fantasme fondamental de Freud, par l'évocation de deux souvenirs écran :

1. vers 5 ans : la joie infinie avec laquelle il arrache en compagnie de sa soeur, les feuilles d'un livre d'images en couleurs, que son père lui avait donné (2) (tout comme son père lui donnera, pour son 35ème anniversaire, son exemplaire d'une Bible) (3).
2. vers 2 ans : le souvenir de fleurs jaunes arrachées à sa cousine Pauline qui en avait cueilli plus que lui-même et que son cousin John (4).

Il semble que le fantasme commun qui fixe ces deux souvenirs soit, dans sa formule la plus dépouillée : X (détaché de) Y et dans une forme plus

(1) *Traumdeutung* (T.D.) G.W. II-III. 175. P.U.F. 129.

(2) T.D. id. 178. - 131.

(3) Voir à ce sujet, la dédicace qui accompagne ce don : E. Jones. *La vie et l'œuvre de Freud*, T.I., p. 21.

(4) *Über Deckerrinnerungen*, G.W.I. 538 (trad. franç. dans D. Anzieu *l'autoanalyse*, P.U.F. 1959, p. 277).

thématisée : "on arrache des fleurs" (à Pauline), ou encore : "on arrache des feuilles" (au livre), tout comme si l'on effeuillait un artichaut. Sans insister sur la forme simple, "déflorer", on peut dégager, à partir de ce canavas, les variations suivantes :

- Sigmund arrache X (son père, Philippe, Julius) à sa mère ;
- Sigmund est arraché à sa mère, (à son pays natal) (1) ;
- sa mère est arrachée à la vie (2),

et surtout la variation majeure :

- Sigmund arrache aux rêves leurs secrets (Cf. : il est un découvreur fécond, le héros qui résout l'énigme).

Au noeud de ce fantasme, on retrouve les deux références majeures qui ont été soulignées dans le paragraphe sur la clinique du fantasme :

a - référence au corps : essentiellement l'érotisme uréthral (ambition) suffisamment souligné par Freud dans ses souvenirs (3) et rappelé dans les rêves et fantasmes par l'insistance de la couleur jaune (4) ; la référence à la machoire et à la bouche conduit au second type de référence nécessaire :

b - référence au signifiant : Mund, la bouche, fait partie de la forme seconde de son prénom : Sigmund ; de l'interpellation (signifiante) de sa mère, Jones rappelle la permanence de sa forme tendre : "mein golddener Sigi" (5), sans doute, thématisé ensuite sous le signifié "Sieg" (victoire), et son contexte de héros victorieux. (Hannibal). Il y aurait aussi, à la suite de Freud, à faire des remarques analogues sur son nom : joie ou plaisir.

(1) C'est à 3 ans, au cours du voyage qui marque l'arrachement à son pays natal, Freiberg, que Freud a été saisi, en gare de Breslau, d'une grande peur où s'origine, selon lui, sa phobie des voyages. (Lettres à Fliess, 1, n° 77 du 3. 12. 97).

(2) T. D. Rêve des personnages à bec d'oiseau, G. W. II. - III, 589, P. U. F. 476.

(3) T. D. G. W. II - III, 221-222, P. U. F. 163-164.

(4) La couleur jaune signifie l'urine. Les fleurs arrachées à Pauline étaient des "pissenlits". Freud évoque par erreur le pissenlit à propos du tussilage (G. W. II-III, 218). En allemand, pissenlit se dit "Löwenzahn", "dent de lion". Le Dr. Leciaire avance l'hypothèse que le "collègue au lion jaune" (G. W. II-III 196, P. U. F. 145) pourrait être Freud lui-même. Si c'était le cas, la confusion entre "reisen" (voyager) et "reissen" (arracher) que rapporte ce collègue serait de nature à éclairer aussi l'origine de la phobie des voyages de Freud.

(5) E. Jones La vie et l'œuvre de Freud. p. 3.

Il est aisé de reconnaître que ce fantasme est fondamentalement lié, et à la découverte de l'analyse (fécondité du héros ambitieux, découvreur d'éénigme) et aux points majeurs de sa théorie : l'Oedipe (interdit, transgression) et la castration (détachement).

On peut enfin noter que certaines constantes du fantasme freudien surgissent dans les temps privilégiés de son travail analytique : ainsi la "robe jaune" liée au souvenir des fleurs arrachées est avancée comme hypothèse pour élucider l'éénigme du papillon jaune marqué de noir dont parle l'Homme aux Loups, et, de plus, il se trouve que ce même patient lui "offre" le rêve : "j'arrache ses ailes à une guêpe" (1), comme s'il était calqué sur le fantasme de l'analyste.

Ainsi peut s'illustrer l'implication structurale du fantasme et de la théorie.

*

DISCUSSION

J. C. Milner pose la question suivante :

La référence que le Dr Leclaire propose du fantasme au corps suppose que soit construit un "modèle" de corps, comme ensemble des lieux où le fantasme produit un émoi privilégié, une sensation singulière.

Il semble à première vue que le corps de fantasme soit plutôt fait de plages et de barrières (ainsi les dents par opposition aux lèvres).

Néanmoins d'autres données paraissent rapprocher l'espace corporel du fantasme de celui des pulsions : un corps troué d'anneaux conjuguant l'extérieur à l'intérieur.

La question demeure donc ouverte : si le modèle est construit, doit-il être différent de celui que dessine la théorie des pulsions ? Serait-il alors possible cependant de déduire l'un de l'autre ?

Le Dr Leclaire répond qu'il ne lui semble pas que la référence du fantasme au corps doive conduire à la construction d'un modèle du corps différent de celui que Milner dégage comme étant dessiné par la théorie des pulsions ; il faut seulement que soit précisée, par exemple à propos d'un seuil orifical, la question de la surface comme limite et des limites de la surface. Le prochain exposé doit traiter plus précisément du corps.

(Compte-rendu de F. BAUDRY)

(1) G.W. XII. 128, P.U.F. 397.

DU CORPS A LA LETTRE

(15 décembre 1965)

EXPOSE DU Dr LECLAIRE

Quand on veut saisir le corps, on se heurte à une absence, plus encore qu'à une évanescence. Saisir (greifen) le corps avec les mains, les mots ou les concepts (Begriff) est saisir une absence. Parler du corps, ce sera aussi en quelque sorte aller à contre courant : quand on parle, le plus souvent le corps s'absente. Ce sera peut-être pourtant le moyen de découvrir la nature du "trou", où se place le fantasme, et la fonction de la limite où apparaît le verbe.

*

I - L'ABSENCE DU CORPS

Le corps est le plus souvent absent du discours, comme si l'un était par essence antinomique de l'autre. Il faudra pourtant, et c'est bien le début de l'analyse, faire apparaître le corps dans le discours. L'aventure analytique n'a-t-elle pas commencé avec le corps parlant des hystériques ?

Absent du discours, le corps est aussi, et d'abord, absent pour un autre corps. Ange Duroc s'enferme à clé quand sa mère est partie et ne veut plus lui ouvrir, afin de maintenir et de maîtriser cette absence, ce corps.

De façon générale, l'absence est absence du corps aimé ; si l'on fait de beaux poèmes sur son absence, il est plus difficile de parler de sa présence. La présence du corps s'exprime comme le temps d'un amour : la distance l'approche et la saisie, le corps à corps, à "corps perdu", ombre du corps perdu, l'extase, les corps étrangers, corps séparés . . .

Dans le cas de Célestin, la question est : comment sortir de l'indifférence, échapper à l'état de non-séparation ? Il se plaint de son "indifférence" que marque le ton même de son discours en analyse. Il se sent indistinct, craint d'être démasqué et pourtant ne voudrait pas être pris pour un autre : il n'accepterait pas, s'il était défiguré par un accident, de cacher la cicatrice, qui enfin le singulariseraient. Ses fantasmes sont : se fondre, dans l'air ou dans l'eau, se baigner, nager entre deux eaux, jouer avec les courants, euphorie à l'abandon ; s'échouer sur le rivage comme s'il jetait l'ancre : il se différencie enfin. Avant sa naissance, est morte une soeur, Célestine, dont il porte le

nom privé de "ne". Il est d'emblée encastré comme cache du vide, de l'absence : il est à la place d'un manque, de sa soeur morte. Comment pourra-t-il alors accéder lui-même au manque, se distinguer de sa vocation de cache-vide, de bouche-trou ? Et pourtant, Célestin, unique chef d'oeuvre de sa mère, est aussi, dans sa vie, ce phallus conquérant : il est distinct quant au sexe, mais est-il né ?

*

II - COMMENT LE CORPS APPARAÎT-IL ?

Le corps apparaît à la fois comme séparé et différencié. Il faut distinguer (avant de les conjuguer pour fonder le concept de différence) l'ordre de la séparation (de l'engendrement) et l'ordre de la différenciation (sexuelle).

L'hystérique est née trop tôt, elle est trop certaine de sa séparation. Elle la projette sur son corps dès que la question de la différenciation sexuelle surgit "Suis-je homme ou femme ?". Il y a capture précoce dans un corps séparé, en tant qu'il a été trop tôt vécu comme séparé, c'est-à-dire trop tôt comme un. Ayant vécu trop tôt l'expérience de l'un de son corps, trop tôt chû ou rejeté, elle tente de maîtriser la séparation en la recréant.

L'obsessionnel, lui, est incertain quant à la séparation, mais, précoce partenaire de sa mère, il a très tôt investi le signe de la différenciation sexuelle : le phallus. Installé dans son corps, carapace ou château, il est le phallus et projette sa position d'objet sexuel différencié sur toute perspective de séparation comme corps né : "Est-il ou n'est-il pas ?". Comment peut-il se situer comme vivant, se distinguer du phallus paternel, puisqu'il est lui-même phallus, garant de la différence ? Qu'est-ce que peut vouloir dire d'être sexué pour un sujet qui n'est pas engendré ?

*

III - LA NATURE DU CORPS TEL QU'IL APPARAÎT DANS L'EXPÉRIENCE

C'est l'expérience même qui dicte cette affirmation que le corps est une surface : limite pour l'hystérique (fantasme d'enveloppement, de clivage), résistance pour l'obsessionnel (fantasme du sac de peau souhaité inviolable). Le rapport symétrique de l'extérieur et de l'intérieur est une apparence leur-rante que le corps entretient, mais que l'expérience analytique infirme. La surface est close - à la façon d'une bande de Moebius - en tant qu'elle peut limiter un vide (ou un plein), affectée de trous qui font communiquer des points qui sont à la fois du même et du pas-même (autre) côté de la surface. Plutôt qu'une, cette surface doit être dite non-deux.

En tant que non-deux, ce corps-surface est le lieu élu de la différenciation. Corps de plaisir, il expérimente en tant que surface non-deux l'abandon de la limite : plaisir du contact avec lui-même (doigt dans la bouche etc. du contact avec un autre corps ; le sensible est à double face, expérience de la différence entre pareil et pas pareil, pour tous les sens, et pour la surface entière (et non pas seulement pour les bords et les trous, lieux privilégiés)

C'est dans le corps sensible, surface non-deux, qu'on trouve effectivement la racine de toute différenciation possible, et le modèle de toute discrimination, logique notamment.

*

IV - DU CORPS A LA LETTRE -

Au plus simple, le corps est surface. Comme limite tangible, sensible, aspect du non-deux, il est affecté par le temps? Comme intangible, dans sa fonction limitante, il est intemporel, ineffaçable.

Mais en particulier, dès qu'un petit morceau de la surface a été séparé, il fait apparaître la différence : il affecte le corps ou s'affecte à un autre corps.

C'est là qu'apparaît le signifiant, ce que Freud nomme "le concept inconscient", à propos de l'unité paradoxale d'une "petite chose qui peut être séparée du corps" (1) fèces, enfant ou pénis. Ce morceau "baladeur" qui peut être séparé, en figurant un lieu de séparation, transgresse, au sens littéraire du terme, la fonction de limite de la surface. Et comme limite lui-même, il marque la différence, transcendant ainsi la trace effaçable du sensible : la douleur de la blessure devient cicatrice ineffaçable. La transgression où apparaît la lettre peut être retrouvée soit dans l'orgasme, soit dans la jouissance sadique, comme transgression objectivée. Par là aussi, on peut saisir ce qu'est le "trou" où se place le fantasme : conjonction de la déhiscence de la surface non-orientée, avec la séparation du petit morceau de corps, qui l'orienté : le "trou" est une fenêtre qui s'ouvre avec et sur le concept inconscient signifiant.

Il fait saisir les rapports fondamentaux du signifiant avec cette marque indélébile qu'est le détachement instaurant la coupure dans le non-deux, faisant surgir la transgression radicale qui institue le zéro du manque. Là seulement apparaît le zéro du manque comme zéro et non seulement comme manque. Là "s'incarne" le signifiant, pour autant que la coupure fait surgir le zéro du manque et l'un polarisant du trait.

(1) G. W. XII. 116. P.U.F. 389.

La lettre, A ou — apparaît au lieu de la transgression du corps-surface, et dans l'espace de la séparation des corps. On peut ainsi considérer le signifiant, ou, comme ancré dans le corps, ou, comme détaché de lui.

Le titre de l'exposé, "du corps à la lettre", indique suffisamment que n'a été envisagé ici, que ce qui, du corps, fonde, "incarne", la lettre. Ce choix, qui va à contre-courant du mouvement naturel du discours n'implique en rien que soit méconnu ou dénié ce qui, de la lettre, marque, soutient et garantit le corps séparé, sexué . . . et souvent absent.

CONCLUSION

Il n'est pas de théorie du discours possible, sans que soit assurée une position correcte du corps. A la lumière de la psychanalyse, le corps apparaît comme la limite que transgresse l'ordre du discours.

DISCUSSION

I - QUESTIONS :

Grosrichard : Aller, comme on l'a fait ici, du corps à la lettre est-il possible sans avoir implicitement pris le corps à la lettre ou dans la lettre ? Si ce n'est pas le cas, comment et pourquoi est-ce le phallus, ou plutôt le pénis, qui est privilégié comme petit corps détaché, origine du Signifiant ?

Tort : Quel rapport y a-t-il entre la transgression et le problème posé par Freud du rapport de l'intérieur et de l'extérieur ?

C. Backès : Quel rapport y a-t-il entre le nom propre et le corps au niveau de cette analyse ?

Nassif : - Quel rapport peut-on voir entre l'intemporalité du corps et la constance des pulsions dont parle Freud dans les pulsions et leur destin ?

- Le corps peut-il devenir signifiant avant le surgissement de la différence ?

- Est-il possible, comme Freud l'affirme, de parler du corps comme "source" de la pulsion ?

Baudry : Quel rapport y a-t-il entre la question de la paternité et la question de la vérité ?

- Quelle est l'origine du concept de "différence" ici ?
- Peut-on dire que le concept de différence dans cet examen du vecteur C ---- A fournit les conditions de possibilité du signe en général ?

II - REPONSES AUX QUESTIONS :

Le Dr Leclaire répond :

- à Grosrichard : que le choix qu'il a fait d'aller (à contre-courant) du corps à la lettre, peut donner prise à son objection, car il transgresse ainsi la règle d'un certain usage de la parole. Mais, peut-on marquer autrement l'ordre du plaisir dans celui du discours ?
- à Tort : que c'est, dans la topique freudienne, la barrière du refoulement, qu'il faudrait ici considérer.
- à C. Backès : que le nom propre constitue une forme privilégiée de ce qui, de la lettre, marque et soutient le corps.
- à Baudry : 1) qu'une position perturbée à l'endroit de la castration (situation par rapport au père) perturbe nécessairement les rapports du sujet au champ de la vérité ; ces perturbations pourraient même être définies dans chaque type de névrose ;
2) que la différence : "pareil-pas-pareil" se réfère à l'irréductible différence entre la satisfaction recherchée et la satisfaction obtenue que Freud évoque comme force motrice (Au-delà du principe de plaisir, G.W. XIII. 44 édit. franç. 48).
- à Nassif : 1) que la force des pulsions a sans doute un rapport direct avec la constance de la fonction limitante ;
2) qu'il est tout à fait possible de soutenir que le corps est la source des pulsions ;
3) que le corps est signifiant. La question de l'avant ou de l'après passe par le corps comme limité.

(Compte-rendu de J. MATHIOT).